

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.  |                                     |   |

# UN DERNIER VETERAN DE 1812

---

## I

Sur le bord solitaire où Châteauguay murmure,  
A l'ombre des grands pins secouant leur ramure  
Lorsque le vent du ciel se lève avec le soir ;  
Quand l'horizon s'emplit de mystères et d'ombre,  
Comme un fantôme, on voit sur le rivage sombre,  
Seul, un vieillard venir s'asseoir.

Pour penser aux vieux jours et caresser ses rêves,  
Il aime cette plage et ces accords des grèves  
Rouges encor du sang des soldats d'autrefois.  
Là, tous ses souvenirs reviennent par volées,  
Comme de blancs oiseaux traversent les vallées  
Quand vient la bise avec ses froids.

Laissant alors le cours à sa douce mémoire,  
Le vétéran revoit passer toute la gloire  
De son preux colonel et des trois cents guerriers,  
Braves de Châteauguay et de mil huit cent douze,  
Que la patrie, ainsi qu'une mère jalouse,  
Couvre de ses plus beaux lauriers.

Puis, quand son cœur est plein de toutes ces pensées,  
De tous les souvenirs de ses luttes passées,  
On dirait qu'accablé sous le poids des douleurs  
Le vieux soldat, vaincu par l'âge et la tristesse,  
Retrouve en contemplant notre pauvre jeunesse  
De fécondes sources de pleurs.

## II

“ Ils ne sont plus ces temps,  
Hélas! où notre race  
S'avavançait sur la trace  
De nos preux triomphants :  
Cette frêle jeunesse,  
Ces fils de la mollesse  
Ne rêvant qu'allégresse  
Sont-ils bien nos enfants ?

“ Luxe, orgueil, vanité,  
Je ne vois que machines,  
Que bals, que cornalines,  
Qu'abus de liberté.  
On trahit le langage  
Que défendit notre âge,  
Et cet insigne outrage  
S'appelle loyauté.

“ Dans nos jours glorieux,  
Jours de mil huit cent douze  
Fiers de la verte blouse  
Et de nos bonnets bleus,  
Nous n'avions dans l'armoire  
Ni les draps ni la moire—  
C'était assez pour la gloire  
D'être victorieux.

“ Allons ! fils canadiens,  
Pourquoi fuir ce rivage  
Et cet humble village  
Où vous restiez chrétiens ?  
Ah ! nous aimions nos terres,  
La paix de nos chaumières  
Et nous ne prisions guères  
L'or des Américains.

“ Nous sommes Français, nous,  
 Mais de l'antique France,  
 Colons dont la souffrance  
 Et des mépris jaloux  
 N'ont pu dans leur colère  
 Abattre l'âme fière,  
 Sachant pour la prière  
 Plier les deux genoux.

“ On nous dit ignorants,  
 —Nous ne savons pas lire,—  
 Mais devez-vous médire  
 Pour cela de nos ans ?  
 A nos humbles prières  
 Dieu verse des lumières  
 Qui nous sont bien plus chères  
 Que celles des savants.

“ La foi lit en tout lieu ;  
 Dans le ciel, la nature,  
 Nos champs et la verdure,  
 Dans toute créature  
 Le grand livre de Dieu ;  
 Eh quoi ! le reconnaître  
 Et l'avoir pour son maître  
 Est-ce savoir si peu ?” (1)

### III

C'est ainsi que son cœur pleurait dans les ténèbres ;  
 Sa voix, triste parfois comme des glas funèbres,  
 Se mêlait aux soupirs de la brise et des flots ;  
 Les grands pins étonnés semblaient courber leurs cimes,  
 Comme pour écouter tous ces regrets sublimes  
 Et joindre, eux aussi, leurs sanglots.

(1) Le lecteur ne manquera pas d'apercevoir, dans ces dernières strophes, une infraction aux règles ordinaires de la versification. Cette licence nous a paru utile au rythme et nous l'avons prise bien volontiers.

Un soir, il ne vint plus sur les bords solitaires,  
Et l'on n'entendit pas à travers les bruyères  
Le vieillard exhalant ses soupirs superflus.

.....  
Tout un passé, comme sous un voile qui tombe,  
Avec lui, disait-on, disparaît dans la tombe :  
Amis, le bon vieux temps n'est plus.

A. J. L. ANGERS

# LE COMLOT MAÇONNIQUE CONTRE LA PAPAUTE

PENDANT LA IÈRE PARTIE DE CE SIÈCLE

---

## *Deuxième article (1)*

Dans notre premier article sur le complot maçonnique contre la Papauté, nous nous sommes arrêtés au moment où Nubius, le grand conspirateur italien, entre en scène. " Nubius n'a pas encore atteint sa trentième année, il est dans l'âge des imprudences et des exaltations. Mais il impose à sa tête et à son cœur un tel rôle d'hypocrisie et d'audace, mais il le joue avec une si profonde habileté, qu'aujourd'hui, quand tous les ressorts que Nubius faisait mouvoir lui ont échappé l'un après l'autre, on se prend encore à s'effrayer de l'art infernal développé par cet homme dans sa lutte avec la foi des peuples. Cet Italien, dont les lettres à ses frères des Sociétés secrètes n'apparaissent qu'à de rares intervalles comme des événements désirés, ce Nubius, qui remplit les Ventes d'Italie, de France et d'Allemagne du bruit de sa renommée, a reçu du ciel tous les dons qui créent le prestige autour de soi. Il est beau, riche, éloquent, prodigue de son or comme de sa vie, il a des clients et des flatteurs.

" A peine se détache-t-il pour la première fois dans l'ombre d'une vente, qu'il est acclamé comme le Moïse qui fera entrer dans le Chanaan des révolutions ces tribus éparses de l'insurrection et de l'impieété. A lui seul Nubius est corrompu comme tout un bagne; il accapare sur sa tête une véritable célébrité souterraine " (2).

Tel est l'homme que la Vente suprême résolut d'opposer à la fermeté de Léon XII et à l'activité perspicace de son secrétaire le car-

(1) Voir la livraison de novembre 1890.

(2) Créteineau-Joly. La Révolution en face de l'Eglise. Vol. II p. 127.

dinal Bernetti. A peine a-t-il pris en main le timon des affaires, qu'il écrit, le 3 avril 1824, à Volpe, un de ses affidés :

“ On a chargé nos épaules d'un lourd fardeau, cher Volpe. Nous devons faire l'éducation immorale de l'Eglise, et arriver, par de petits moyens bien gradués quoique assez mal définis, au triomphe de l'idée révolutionnaire par un pape. Dans ce projet, qui m'a toujours semblé d'un calcul surhumain, nous marchons encore en tâtonnant ; mais il n'y pas deux mois que je suis à Rome, et déjà je commence à m'habituer à l'existence nouvelle qui m'est destinée. D'abord, je dois vous faire une réflexion pendant que vous êtes à Forlì à relever le courage de nos frères : c'est que, soit dit entre nous, je trouve dans nos rangs beaucoup trop d'officiers et pas assez de soldats. Il y a des hommes qui s'en vont mystérieusement ou à demi-voix faire au premier passant des demi-confidences par lesquelles ils ne trahissent rien, mais par lesquelles aussi, à des oreilles intelligentes, ils pourraient très-bien laisser tout deviner. C'est le besoin d'inspirer de la crainte ou de la jalousie à un voisin ou à un ami qui porte quelques-uns de nos frères à ces indiscretions coupables. Le succès de notre œuvre dépend du plus profond mystère, et dans les Ventes nous devons trouver l'initié, comme le chrétien de *l'Imitation*, toujours prêt “ à aimer à être inconnu, et à n'être compté pour rien. ” Ce n'est pas pour vous, très fidèle Volpe, que je me permets d'édicter ce conseil ; je ne présume pas que vous puissiez en avoir besoin. Comme nous, vous devez connaître le prix de la discrétion et de l'oubli de soi-même en face des grands intérêts de l'humanité ; mais cependant si, examen de conscience fait, vous vous jugiez en contradiction, je vous prierais d'y bien réfléchir, car l'indiscrétion est la mère de la trahison.

“ Il y a une certaine partie du clergé qui mord à l'hameçon de nos doctrines avec une vivacité merveilleuse : c'est un prêtre qui n'aura jamais d'autre emploi que celui de dire la messe, d'autre passe-temps que celui d'attendre dans un café que sonnent deux heures après l'Ave Maria pour aller se coucher. Ce prêtre, le plus grand oisif de tous les oisifs qui encombrant la ville éternelle, me semble avoir été créé pour servir d'instrument aux Sociétés secrètes. Il est pauvre, ardent désœuvré, ambitieux ; il se sait déshérité des biens du monde ; il se croit trop éloigné du soleil de la faveur pour pouvoir se réchauffer les membres, et il grelotte sa misère tout en murmurant contre l'injuste répartition des honneurs et des biens de l'Eglise. Nous commençons à utiliser ces sourds mécontents que l'incurie native osait à peine s'avouer. A cet ingrédient de prêtres statistes sans fonction et sans autre caractère qu'un manteau aussi délabré que leur chapeau ayant perdu toute espèce de forme primitive, nous ajoutons autant qu'il est possible une mixture de prêtres corses et génois qui arrivent tous à Rome avec la tiare dans leur valise. Depuis que Napoléon a vu le jour dans leur île, il n'y a pas un de ces Corses qui ne se croie un Bonaparte pontifical. Cette ambition, qui maintenant a sa vulgarité, nous a été favorable ; elle nous a ouvert des voies qui probablement nous seraient restées très-longtemps inconnues. Elle nous sert à consolider, à éclairer le chemin sur lequel nous marchons, et leurs plaintes, enrichies de tous les commentaires et de toutes les malédictions, nous offrent des points d'appui auxquels nous n'aurions jamais songé.

“ La terre fermente, le germe se développe, mais la moisson est bien éloignée encore. ”

Voyons maintenant le conspirateur à l'œuvre. Il va nous rendre

compte lui-même de l'emploi de sa journée dans les premiers temps de son séjour à Rome, et des résultats déjà obtenus :

“ Je passe, écrit-il à Klaus, le juif prussien, je passe quelquefois une heure de la matinée avec le vieux cardinal della Somaglia, le secrétaire d'Etat ; je monte à cheval soit avec le duc de Laval, soit avec le prince Cariati ; je vais, après la messe, baiser la main de la belle princesse Doria, où je rencontre assez souvent le beau Bernetti : De là je cours chez le cardinal Pallotta, un Torquemada moderne qui ne fait pas mal d'honneur à notre esprit d'invention ; puis je visite dans leurs cellules le procureur général de l'Inquisition, le dominicain Jabalot, le théatin Ventura ou le franciscain Orioli. Le soir, je recommence chez d'autres cette vie d'oisiveté si bien occupée aux yeux du monde et de la cour ; le lendemain je reprends cette chaîne éternelle. ( Ici cela s'appelle faire marcher les choses.) Dans un pays où l'immobilité seule est une profession et un art, il est de fait néanmoins que les progrès de la cause sont sensibles. Nous ne comptons pas les prêtres gagnés, les jeunes religieux séduits, nous ne pourrions pas, et je ne le voudrais pas ; mais il y a des indices qui ne trompent guère les yeux exercés, et on sent de loin, de très-loin, le mouvement qui commence. Par bonheur nous n'avons pas en partage la pétulance des Français. Nous voulons le laisser mûrir avant de l'exploiter ; c'est le seul moyen d'agir à coup sûr. Vous m'avez souvent parlé de nous venir en aide, lorsque le vide se ferait sentir dans la bourse commune. Cette heure-là est arrivée à Rome. Pour travailler à la future confection d'un pape, nous n'avons plus un papalin, et vous savez par expérience que l'argent est partout, et ici principalement, le nerf de la guerre. Je vous donne des nouvelles qui vous iront à l'âme ; en échange mettez à notre disposition des thalers, et beaucoup de thalers. C'est la meilleure artillerie pour battre en brèche le siège de Pierre ”.

Cette demande subsides par laquelle se termine la lettre de Nubius au juif prussien, est adressée presque dans les mêmes termes à ses congénères de Silésie, de Portugal et de Hongrie. Partout l'or des enfants de Jacob, si opiniâtrément acharnés depuis plus de dix-huit siècles contre l'Eglise du Christ, fut mis largement à contribution pour cette œuvre anti-chrétienne.

Cependant le carbonarisme, qui était né le poignard à la main, s'irritait de ce rôle de corrupteur tranquille auquel la haute Vente le voulait réduire. Il lui tardait de manier son arme favorite, et de terroriser le peuple par ses coups d'audace. En 1825 deux carbonari, Targhini et Montanari, assassinèrent l'un des leurs pour avoir osé abandonner la secte. Convaincus juridiquement de meurtre prémédité, ils furent exécutés à Rome le 23 novembre de cette même année, et moururent dans l'impénitence : Targhini, avant de livrer sa tête au bourreau, s'était écrié :

“ Peuple, je meurs innocent, franc-maçon, carbonaro et impénitent ”.

La haute Vente, bien que très ennuyée de la fougue imprudente



de ces subalternes qui pouvait compromettre son œuvre, sut tirer bon parti de leur misérable forfanterie. Encore sous l'impression de cette double exécution à laquelle il vient d'assister, Nubius écrit à Vendice, son complice, cette lettre qu'on croirait dictée par Satan en personne :

“ J'ai assisté, avec la ville entière, à l'exécution de Targhini et de Montanari ; mais j'aime mieux leur mort que leur vie. Le complot qu'ils avaient follement préparé, afin d'inspirer la terreur, ne pouvait pas réussir ; il a failli nous compromettre ; donc leur mort rachète ces petites peccadilles. Ils sont tombés avec courage, et ce spectacle fructifiera. Crier à tue-tête, sur la place du Peuple à Rome, dans la cité mère du catholicisme, en face du bourreau qui vous tient et du peuple qui vous regarde, que l'on meurt innocent franc-maçon et impénitent, c'est admirable ; d'autant plus admirable que c'est la première fois que semblable chose arrive. Montanari et Targhini sont dignes de notre martyrologe, puisqu'ils n'ont daigné accepter ni le pardon de l'Eglise ni la réconciliation avec le Ciel. Jusqu'à ce jour, les patients, entreposés en chapelle, pleuraient de repentir, afin de toucher l'âme du Vicaire des miséricordes ; ceux-là n'ont rien désiré comprendre aux félicités célestes, et leur mort de réprochés a produit un magique effet sur les masses. C'est une première acclamation des Sociétés secrètes, et une prise de possession des âmes.

“ Nous avons donc des martyrs. Afin de faire pièce à la police de Bernetti, je fais déposer des fleurs, et beaucoup de fleurs, sur le fossé où le bourreau a caché leurs restes. Nous avons adopté des dispositions en conséquence. Nous craignons de voir nos domestiques compromis en faisant cette besogne ; il se trouve ici des Anglais et de jeunes miss romanesquement antipapistes, et ce sont eux que nous chargeons de ce pieux pèlerinage. L'idée m'a paru aussi heureuse qu'aux susdites jeunes blondes. Ces fleurs, jetées pendant la nuit aux deux cadavres proscrits, feront germer l'enthousiasme de l'Europe révolutionnaire. Les morts auront leur Panthéon ; puis j'irai, dans la journée, porter à Monsignor Piatti mon compliment de condoléance. Ce pauvre homme a manqué ces deux âmes de carbonari. Il a mis pour les confesser toute sa tenacité de prêtre, il a été vaincu. Je me dois à moi-même, à mon nom, et surtout à notre avenir, de déplorer, avec tous les cœurs catholiques, ce scandale inouï à Rome. Je le déplorerai si éloquemment, que j'espère attendrir le Piatti lui-même. A propos de fleurs, nous avons demandé par un de nos plus innocents affiliés de la Franc-Maçonnerie, au poète Casimir Delavigne, une *Messénienne* sur Targhini et Montanari. Le poète, que je vois souvent dans le monde des arts et des salons, est bonhomme : il va donc de pleurer un hommage pour les martyrs et fulminer un anathème contre les bourreaux. Les bourreaux seront le Pape et les prêtres. Ce sera toujours autant de gagné. Les correspondants anglais feront merveille aussi, et j'en connais ici plus d'un qui a déjà embouché la trompette épique en l'honneur de la chose.

“ C'est pourtant une fort mauvaise œuvre que de faire ainsi des héros et des martyrs. La foule est si impressionnable devant ce couteau qui tranche la vie ; elle passe si rapidement, cette foule, d'une émotion à une autre ; elle se prend si vite à admirer ceux qui affrontent avec audace le suprême instant, que, depuis ce spectacle, je me sens moi-même tout bouleversé et prêt à faire comme la multitude. Cette impression, dont je ne puis me défendre, et qui a fait si vite pardonner aux deux suppliciés leur crime et leur impénitence finale, m'a conduit à des réflexions philosophiques, médicales et peu chrétiennes, qu'il faudra peut-être utiliser un jour.

“ Un jour, si nous triomphons, et si, pour éterniser notre triomphe, il est besoin de quelques gouttes de sang, il ne faut pas accorder aux victimes désignées le droit de mourir avec dignité et fermeté. De pareilles morts ne sont bonnes qu'à entretenir l'esprit d'opposition et à donner au peuple des martyrs dont il aime toujours à voir le sang-froid. C'est un mauvais exemple ; nous en profitons aujourd'hui ; mais je crois utile de faire mes réserves pour les cas ultérieurs. Si Targhini et Montanari, par un moyen ou par un autre (la chimie a tant de merveilleuses recettes !), étaient montés sur l'échafaud abattus, pantelants et découragés, le peuple n'en aurait pas eu pitié. Ils ont été intrépides, le même peuple leur gardera un précieux souvenir. Ce jour-là sera une date pour lui. Fût-il innocent, l'homme qu'on porte sur l'échafaud n'est plus dangereux. Qu'il y monte de pied ferme, qu'il contemple le trépas d'un front impassible, et quoique criminel, il aura la faveur des multitudes.

“ Je ne suis pas né cruel ; je n'aurai jamais, je l'espère, de glotonnerie sanguinaire ; mais qui veut la fin veut les moyens. Or, je dis que, dans un cas donné, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, même dans l'intérêt de l'humanité, nous laisser enrichir malgré nous. Est-ce que vous croyez qu'en présence des chrétiens primitifs, les Césars n'auraient pas mieux fait d'affaiblir, d'atténuer, de confisquer au profit du Paganisme toutes les héroïques démanœuvres du ciel, que de laisser provoquer la faveur du peuple par une belle fin ? N'aurait-il pas mieux valu médicamenteusement la force d'âme, en abrutissant le corps ? Une drogue bien préparée, encore mieux administrée, et qui débiliterait le patient jusqu'à la prostration, serait selon moi, d'un salutaire effet. Si les Césars eussent employé les Locustes de leurs temps à ce commerce, je suis persuadé que notre vieux Jupiter Olympien et tous ses petits dieux de second ordre n'auraient pas succombé si misérablement. La chance du christianisme n'eût point, à coup sûr, été si belle. On appelait ses apôtres, ses prêtres, ses vierges, à mourir de la dent des lions dans l'amphithéâtre ou sur les places publiques, sous le regard d'une foule attentive. Ses apôtres, ses prêtres, ses vierges, mus par un sentiment de foi, d'imitation, de prosélytisme ou d'enthousiasme, mouraient sans pâlir et en chantant des hymnes de victoire. C'était à donner l'envie de s'immoler ainsi, et l'on a constaté de ces caprices-là. Les gladiateurs ne procréaient-ils pas des gladiateurs ? Si ces pauvres Césars eussent eu l'honneur de faire partie de la haute Vente, je leur aurais tout simplement demandé de faire prendre au plus hardis des néophytes une potion selon l'ordonnance, et on n'aurait plus compté de nouvelles conversions, parce qu'il ne se serait plus trouvé de martyrs. Il n'y a pas, en effet, d'émules par copie ou par attraction, dès qu'on traîne sur l'échafaud un corps sans mouvement, une volonté inerte et des yeux qui pleurent sans attendre. Les chrétiens ont été très promptement populaires, parce que le peuple aime tout ce qui le frappe. Il aurait vu de la faiblesse, de la peur sous une enveloppe tremblante et suant de fièvre ; il se serait pris à siffler, et le Christianisme était fini au troisième acte de la tragi-comédie.

“ C'est par principe d'humanité politique que je crois devoir proposer un moyen pareil. Si on eût condamné Targhini et Montanari à mourir en lâches, si on eût aidé à cette sentence par quelque ingrédient de pharmacie, Targhini et Montanari seraient, à l'heure qu'il est, deux misérables assassins, qui n'ont pas même osé regarder la mort en face. Le peuple les tiendrait en profond mépris, ils les oublierait. Au lieu de cela, il admire, malgré lui, cette mort où la forfanterie est bien pour moitié, mais où la faute du gouvernement pontifical a fait le reste à notre profit. Je voudrais donc qu'en cas d'urgence il fût bien décidé que nous n'agirions pas ainsi. Ne vous prêtez pas à rendre la mort de l'échafaud glorieuse ou sainte, fière ou heureuse, et vous n'aurez pas souvent besoin de tuer.

“ La Révolution française, qui a eu tant de bon, s'est trompée sur ce point. Louis XVI

Marie-Antoinette et la plus part des hécatombes de l'époque sont sublimes de résignation ou de grandeur d'âme. On se souviendra toujours (et ma vieille grand'mère m'a plus d'une fois fait pleurer en me le racontant), on se souviendra toujours de ces dames défilant devant la princesse Elisabeth au pied de la guillotine, et lui faisant leur profonde révérence, comme au cercle de la cour de Versailles ; ce n'est pas ce qu'il nous faut. Dans une circonstance donnée, arrangeons-nous pour qu'un Pape et deux ou trois Cardinaux meurent comme de vieilles femmes, avec toutes les tranges de l'agonie et les épouvantes de la mort, et vous paralysez les dévouements d'imitation. Vous épargnez les corps mais vous tuez l'esprit.

“ C'est le moral qu'il nous importe d'atteindre ; c'est donc le cœur que nous devons blesser. Je sais tout ce qu'on peut objecter contre un pareil projet, mais, tout bien considéré, les avantages surpassent les inconvénients. Une petite pierre, mal engagée dans la vessie, a suffi pour réduire Cromwell ; que faudra-t-il pour énerver l'homme le plus robuste, et le montrer sans énergie, sans volonté et sans courage aux mains des exécuteurs ? S'il n'a pas la force de cueillir la palme du martyr, il n'y a point d'auréole pour lui, par conséquent plus d'admirateurs et de néophytes. Nous coupons court aux uns comme aux autres, et ce sera une grande pensée d'humanité révolutionnaire qui nous aura inspiré une semblable précaution. Je la recommande en *memento*. ”

En vérité, quand on songe que ces hommes qui échangent entre eux comme des lettres d'amitié des projets aussi monstrueux et tels que n'en a pas rêvés un Néron ou un Dioclétien, étaient des patriciens occupant à Rome ou ailleurs de hautes positions, ayant leurs entrées libres auprès des membres du Sacré Collège, et qui passaient à leurs yeux pour des amis dévoués et des soutiens de la Papauté, sans jamais éveiller, au moins pendant longtemps, le moindre soupçon sur leur orthodoxie et la droiture de leurs intentions, on reste stupéfait devant un tel abîme de perfidie et de scélératesse !

Mais enfin, si habilement que fût mené le complot, le Saint-Siège ne pouvait manquer de constater les progrès désolants que l'impiété et la dépravation faisaient autour de lui ; il n'eut pas de peine à y reconnaître le travail des Sociétés secrètes. Aussi Pie VIII était à peine monté sur le trône pontifical, qu'il dénonça, dans une lettre encyclique adressée à l'univers chrétien, les agissements des sectaires et en particulier leurs efforts perfides pour corrompre et déchristianiser la jeunesse des universités. Il s'exprima sur ce sujet avec tant de précision que la Vente suprême se crut trahie. Dans un premier moment d'effarement, Felice écrit d'Ancône, le 11 janvier 1829 :

“ Il faut enrayer momentanément et accorder aux soupçons du vieux Castiglioni (1) le temps de se calmer. J'ignore si quelque indiscretion a été commise et si, malgré toutes nos précautions, quelques-unes de nos lettres ne sont point tombées entre les mains du

(1) *In litteris encyclicis ad universos episcopos, datis Venetiis.*

cardinal Albani. Ce renard autrichien, qui ne vaut pas mieux que Bernetti, le lion de Fermo, ne nous laissera guère en repos. Ils s'acharnent tous deux sur les Carbonari ; ils les poursuivent, ils les traquent de concert avec Metternich ; et cette chasse, dans laquelle ils excellent, peut très innocemment les conduire sur notre piste. L'Encyclique gronde et précise avec tant de certitude, que nous devons craindre des embûches, soit de la part de Rome, soit même des faux frères. Nous ne sommes pas habitués à voir le Vatican s'exprimer avec une pareille résolution. Ce langage n'est pas dans les usages des palais apostoliques : pour qu'il ait été employé dans cette circonstance solennelle, il faut que Pie VIII se soit procuré quelques preuves du complot. C'est à ceux qui sont sur les lieux à veiller avec encore plus de soin que jamais à la sécurité de tous ; mais, en présence d'une déclaration de guerre aussi explicite, je voudrais qu'il fût opportun de déposer un moment les armes.

“ L'indépendance et l'unité de l'Italie sont des chimères, comme la liberté absolue dont quelques-uns d'entre nous poursuivent le rêve dans des abstractions impraticables. Tout cela est un fruit qu'il ne sera jamais donné à l'homme de cueillir ; mais chimère plus sûrement que réalité, cela produit un certain effet sur les masses et sur la jeunesse effervescente. Nous savons à quoi nous en tenir sur ces deux principes ; ils sont vides, ils resteront toujours vides : néanmoins c'est un moyen d'agitation, nous ne devons donc pas nous en priver. Agitez à petit bruit, inquiétez l'opinion, tenez le commerce en échec ; surtout ne paraissez jamais. C'est le plus efficace des moyens pour mettre en suspicion le gouvernement pontifical. Les prêtres sont confiants parce qu'ils croient dominer les âmes. Montrez-les soupçonneux et rebelles. La multitude a eu de tout temps une extrême propension vers les contre-vérités. Trompez-la : elle aime à être trompée ; mais pas de précipitation, et surtout plus de prise d'armes. Notre ami d'Osimo, qui a sondé le terrain, affirme que nous devons bravement faire nos Pâques et endormir ainsi la vigilance de l'autorité.

“ En supposant que la Cour romaine n'ait aucun soupçon de notre commerce, pensez-vous que l'attitude des forcenés du Carbonarisme ne peut pas d'un instant à l'autre la mettre sur nos traces ? Nous jouons avec le feu, il ne faut pas que ce soit pour nous brûler nous-mêmes. Si, à force de meurtres et de jactance libérale, les Carbonari jettent sur les bras de l'Italie une nouvelle *impressa*, n'avons-nous pas à redouter une compromission ? Afin de donner à notre plan toute l'extension qu'il doit prendre, nous devons agir à petit bruit, à la sourdine, gagner peu à peu du terrain et n'en perdre jamais. L'éclair qui vient de briller du haut de la loge vaticane peut annoncer un orage. Sommes-nous en mesure de l'éviter, et cet orage ne retardera-t-il pas notre moisson ? Les Carbonari s'agitent en mille vœux stériles ; chaque jour ils prophétisent un bouleversement universel. C'est ce qui nous perdra ; car alors les partis seront plus tranchés, et il faudra opter pour ou contre. De ce choix naîtra inévitablement une crise, et de cette crise un ajournement ou des malheurs imprévus.”

La crise prédite par Felice ne tarda pas à éclater. La révolution de juillet, qui avait abattu le trône de Charles X, faisait le tour de l'Europe. Les carbonari crurent l'heure venue de perpétrer l'indépendance de l'Italie. Ils se mirent à la tête de l'insurrection de 1831 et de 1832.

Leur tentative échoua piteusement devant l'attitude ferme de l'Autriche, et plusieurs d'entre eux payèrent de l'exil cette folle bra-

vade. Les Vénérables de la haute Vente, tout en se réjouissant d'être débarrassés de ces auxiliaires compromettants, craignirent avec raison que leurs plans, si prudemment combinés jusqu'ici, n'en fussent dérangés pour longtemps.

"Zucchi, Sercognani, Armandi et tous nos vieux traîneurs de sabre de l'Empire, ainsi écrit Nubius à Vindice, agirent comme de véritables écoliers en vacances. Ils eurent la foi d'un martyr stérile, ou plutôt ils ont voulu faire resplendir au soleil les riches épaulettes qu'ils se firent offrir par les Loges maçonniques des Légations. Ces échauffourées, dont il m'a toujours été impossible d'augurer quelque chose de bon, ont eu néanmoins un avantage. Elles emportent en exil une foule de fanatiques sans intelligence, qui nous compromettaient ici et qui brûlent d'aller savoir si le pain de l'étranger est aussi amer que Dante le prétend. J'affirme que ces héros, qui se destinent à prendre la fuite, ne seront pas de l'avis du poète. L'escalier de l'étranger ne leur paraîtra pas plus dur à gravir que celui du Capitole. Seulement, dans quelques mois, ils nous seront enfin utiles à quelque chose. Nous nous servirons des larmes réelles de la famille et des douleurs présumées de l'exil pour nous fabriquer de l'amnistie une arme populaire. Nous la demanderons toujours, heureux de ne l'obtenir que le plus tard possible; mais nous la demanderons à grands cris.

"Nos huit années de travail interne avaient porté d'heureux fruits. Pour des poitrines aussi exercées que les nôtres, on commençait à sentir que l'air ne circulait pas aussi librement autour de l'Eglise. Mon oreille, toujours dressée comme celle d'un chien de chasse, recueillait avec volupté des soupirs de l'âme, des aveux involontaires, qui s'échappaient de la bouche de certains membres influents de la famille cléricale. En dépit des bulles d'excommunication et des encycliques, ils étaient à nous de cœur, sinon de corps. Le *Memorandum* aurait achevé l'œuvre par le développement de ces conséquences anglaises et naturelles. Des symptômes de plus d'un genre, et dont la gravité était plutôt dans le fond que dans la forme, se montraient comme de lourds nuages précurseurs d'une tempête. Eh bien, tous ces succès, préparés de si longue main, se trouvent compromis par ces misérables expéditions, qui finissent encore plus déplorablement qu'elles n'ont commencé. Le petit Mamiani, avec sa poésie et ses brochures, Piétro Ferretti, avec ses mauvaises affaires qu'il veut cacher, Orioli, avec sa science embourbée, tous nos fous de Bologne, avec leur instinct belliqueux, se calmant au premier coup de canon, éloignent pour dix ans au moins le sacerdoce de nous. On dit au prêtre qu'on en veut à l'Eglise, au Pape, au Sacré-Collège, à la Prélature, etc. Or le prêtre, qui, en tant que prêtre, regarde tous ces biens, tous ces honneurs comme son patrimoine, le prêtre se prend à réfléchir. Le Libéralisme se présente à lui (sous les traits d'un ennemi implacable, le prêtre déclare au Libéralisme une guerre à mort. Aussi voyez ce qui arrive. On dirait que le cardinal Bernetti a l'intuition de nos plans, car les ordres émanés de lui, et qu'on me communique, portent tous la consigne aux moines et aux curés de se mettre à la tête des populations et de les entraîner au combat contre les rebelles. Moines et curés obéissent: le peuple suit en poussant des cris de vengeance. Un évêque a fait mieux. Armé de deux pistolets à la ceinture, il a marché sur les insurgés, et il pouvait tuer son frère dans la mêlée. J'aime assez cette évocation de Caïn et d'Abel. Au point de vue des haines de famille, elle a son bon côté: mais elle est incompatible avec nos plans.

"Les Français semblent nés pour notre malheur. Ils nous trahissent ou nous compromettent. Quand pourrions-nous reprendre maintenant à tête reposée l'œuvre autour de laquelle nous avons réuni tant d'éléments de succès?

Malheureusement les appréhensions de Nubius ne se réalisèrent pas. La révolution de février avait déchaîné sur la France un vent d'anti-catholicisme qui bientôt passa par-dessus les Alpes, et seconda les machinations des sectaires italiens.

"Jusqu'à ce jour, fidèle à l'instruction permanente de 1819, et docile aux avis de Nubius la haute Vente n'a que peu à peu élargi le cercle de son action. Elle a cheminé à pas mesurés, sondant le terrain, se rendant compte des obstacles, les tournant sans jamais les attaquer de front. On l'a vue prendre tout à la fois les masques de piété, de patriotisme et de dévouement. Dans douze années d'existence et de complots sans interruption, cette Vente n'a pas donné une ombre d'inquiétude à la police ; elle n'a pas même autorisé le plus léger soupçon. Elle est arrivée à faire accepter, avec des joies empreintes de fureur concentrée, ces doctrines néfastes dans lesquelles le vice devient la vertu, le crime une louange, le meurtre un devoir, le poison un moyen, la perfidie une gloire, le mensonge un élément, le seul élément de succès.

"Certain nombre d'ecclésiastiques de l'Etat ou des pays voisins se trouva compromis dans les Sociétés secrètes. Les uns furent condamnés à faire pénitence dans quelques monastères, les autres expièrent dans les cachots de Corneto la trahison envers leur mère l'Eglise ; mais parmi tous ces apostats, dont les noms forment pour les Sociétés secrètes un assez long martyrologe de victimes innocentes et persécutées, il ne s'en rencontre pas un que la Vente suprême ait jugé digne de sa confiance. Le mystère de la conspiration resta circonscrit entre moins de quarante personnes. Ces personnes agirent toujours à la dérobée, et même pour dérouter plus complètement les investigations du gouvernement, elles eurent l'art de lui livrer cinq ou six Loges ou Charbonneries particulières dont les imprudences pouvaient devenir dangereuses. Sacrifice qui ne coûta guère aux chefs de la haute Vente, car ils obtenaient ainsi un double résultat. Ils endormirent les soupçons de la Cour romaine et satisfaisaient une vengeance fraternelle " (1).

Sans se montrer jamais, même aux initiés les plus avancés des Ventes et des Loges inférieures, ces quarante Vénérables tiennent tous les fils de la conspiration anti-chrétienne qui enveloppe dans son réseau l'Europe entière. Leur joug occulte peu à peu suscite des récriminations jusque dans le troupeau d'esclaves. Ainsi, en 1835, Malagari écrit de Londres au docteur Breidenstein :

" Nous formons une association de frères sur tous les points du globe ; nous avons des vœux et des intérêts communs ; nous tendons tous à l'affranchissement de l'humanité ; nous voulons briser toute espèce de joug, et il en est un qu'on ne voit pas, qu'on sent à peine et qui pèse sur nous. D'où vient-il ? où est-il ? Personne ne le sait ou du moins personne ne le dit. L'association est secrète, même pour nous, les vétérans des associations secrètes. On exige de nous des choses qui, quelquefois, sont à faire dresser les cheveux sur la tête ; et croiriez-vous qu'on me mande de Rome que deux des nôtres, bien connus pour leur haine du fanatisme, ont été obligés, par ordre du chef suprême, de s'agenouiller à la Pâque dernière ? Je ne raisonne pas mon obéissance, mais j'avoue que je voudrais bien savoir où nous conduiront de pareilles capucinades."

(1) C. J. lo. cit. p. 147.

Vers ce même temps, Joseph Mazzini (1), qui s'était dès lors acquis une triste célébrité, eut la même curiosité. Son intelligence de conspirateur perpétuel avait flairé la trace de la Vente anti-papale ; il sollicita l'honneur d'en faire partie. On ne sait ni comment ni par qui il adressa sa demande au conseil des Quarante. Mais on a la réponse que Nubius fit à son sujet à Beppo, un membre connu de la Vente suprême. Cette lettre publiée par Crétineau-Joly dès 1859, ne devait guère flatter la vanité de Mazzini.

“ Vous savez, lui manda-t-il le 7 avril 1836, que Mazzini s'est jugé digne de coopérer à l'œuvre la plus grandiose de nos jours. La Vente suprême n'en a pas décidé ainsi. Mazzini a trop les allures d'un conspirateur de mélodrame pour convenir au rôle obscur que nous nous résignons à jouer jusqu'au triomphe, Mazzini aime à parler de beaucoup de choses, de lui surtout. Il ne cesse d'écrire qu'il renverse les trônes et les autels, qu'il féconde les peuples, qu'il est le prophète de l'humanitarisme, etc., etc., et tout cela se réduit à quelques misérables déroutées ou à nes assassinats tellement vulgaires, que je chasserais un de mes laquais, s'il se permettait de me défaire d'un de mes ennemis avec de si honteux moyens. Mazzini est un demi-dieu pour les sots devant lesquels il tente de se faire proclamer le pontife de la fraternité, dont il sera le dieu italien. Dans la sphère où il agit, ce pauvre Joseph n'est que ridicule ; pour qu'il soit une bête féroce complète, il lui manquera toujours des griffes.

“ C'est le bourgeois gentilhomme des Sociétés secrètes que mon cher Molière n'a pas eu la chance d'entrevoir. Laissons-le colporter dans les cabarets du Lac Léman ou cacher dans les lupanars de Londres son importance et sa vacuité réelle. Qu'il péroré ou qu'il écrive ; qu'il fabrique tout à son aise avec de vieux débris d'insurrection ou avec son général Ramorino de *jeunes Italies*, de *jeunes Allemagnes*, de *jeunes Frances*, de *jeunes Polognes*, de *jeunes Suisses*, etc. Si cela peut servir d'aliment à son insatiable orgueil, nous ne nous y opposons pas ; mais faites-lui entendre, tout en ménageant les termes selon vos convenances, que l'association dont il a parlé n'existe plus, si elle a jamais existé ; que vous ne la connaissez pas, et que cependant vous devez lui déclarer que, si elle existait, il aurait à coup sûr pris le plus mauvais chemin pour y entrer. Le cas de son existence admis, cette Vente est évidemment au-dessus de toutes les autres ; c'est le Saint-Jean de Latran, *caput et mater ecclesiarum*. On y a appelé les élus qu'on a seuls regardés dignes d'y être introduits. Jusqu'à ce jour, Mazzini en aurait été exclu : ne pense-t-il pas qu'en se mettant de moitié, par force ou par ruse, dans un secret qui ne lui appartient pas, il s'expose peut-être à des dangers qu'il a déjà fait courir à plus d'un ?

“ Arrangez cette dernière pensée à votre guise ; mais passez-la au grand prêtre du poignard, et moi qui connais sa prudence consommée, je gage que cette pensée produira un certain effet sur le ruffian.”

“ Impitoyable pour la société, Nubius n'avait pas le temps d'être cruel pour l'individu. Il ne se trompa point en appréciant ainsi Mazzini, et on ne trouve plus de trace dans les archives de la Vente suprême d'une communication quelconque du pauvre Joseph relative à cette demande. La menace indirecte d'un coup de stylet lui fit entrer au fond des entrailles le sentiment de son orgueil ” (1).

(1) Mazzini, né à Gènes, le 28 juin 1808, est mort à Pise le 11 mars, 1872.

Le pauvre Joseph eut peur du coup de stylet dont le menaçait la lettre de Nubius, et ne fit pas de nouvelles instances pour entrer dans la Vente suprême.

Pourtant cette menace n'était pas fort sérieuse ; car la haute Vente dédaigna toujours d'avoir recours au poignard ou au poison, ces armes favorites du carbonarisme, pour se débarrasser de ses adversaires. Il ne se rencontre pas un seul assassinat dans son histoire. Ce n'est ni par un sentiment d'humanité ni par crainte des justices d'ici-bas qu'elle en agit ainsi. " Dans l'éducation première de ceux qui composent la Vente suprême, dit Créteineau-Joly, il y a un principe ou plutôt un préjugé d'honneur qu'ils se font gloire de respecter. Ils regardent comme au-dessous d'eux d'encourager ou de solder certains frères voués à l'assassinat. Ils ne sont pas condamnés à tuer mais à corrompre. En se débarrassant de toutes les sanglantes pré-occupations de Mazzini, de Breidenstein et de la Cécilia, ces hommes, créatures vierges de toute vertu, ont en réalité plus fait de mal à la civilisation que tous ces jongleurs, ne s'appuyant sur la liberté que pour usurper le monopole de l'arbitraire. A l'exemple du Néron de Tacite, afin de diminuer leur infâmie, ils multiplièrent les infâmes"(1).

Dans l'une de ses lettres à Nubius, Vindice développe en ces termes la théorie de la haute Vente.

" Les meurtres dont nos gens se rendent coupables tantôt en France, tantôt en Suisse et toujours en Italie, lui écrit-il de Castellamare, le 9 août 1838, sont pour nous une honte et un remords. C'est le berceau du monde expliqué par l'apologue de Caïn et d'Abel ; et nous sommes trop en progrès pour nous contenter de semblables moyens. A quoi sert un homme tué ? A faire peur aux timides et à éloigner de nous tous les cœurs audacieux. Nos prédécesseurs dans le Carbonarisme ne comprenaient pas leur puissance. Ce n'est pas dans le sang d'un homme isolé ou même d'un traître qu'il faut l'exercer, c'est sur les masses. N'individualisons pas le crime ; afin de le grandir jusqu'aux proportions du patriotisme et de la haine contre l'Eglise, nous devons le généraliser. Un coup de poignard ne signifie rien, ne produit rien. Que font au monde quelques cadavres inconnus, jetés sur la voie publique par la vengeance des Sociétés secrètes ? qu'importe au peuple que le sang d'un ouvrier, d'un artiste, d'un gentilhomme ou même d'un prince ait coulé en vertu d'une sentence de Mazzini ou de quelques-uns de ses sicaires jouant sérieusement à la Sainte-Vehme ? Le monde n'a pas le temps de prêter l'oreille aux derniers cris de la victime : il passe et oublie. C'est nous, mon Nubius, nous seuls qui pouvons suspendre sa marche. Le Catholicisme n'a pas plus peur d'un stylet bien acéré que les monarchies ; mais ces deux bases de l'ordre social peuvent crouler sous la corruption : ne nous laissons donc jamais corrompre. Tertulien disait avec raison que le sang des martyrs enfantait des chrétiens. Il est décidé dans nos conseils que nous ne

(1) C. J. p. 147.



voulons plus de chrétiens ; ne faisons donc plus de martyrs : mais popularisons le vice dans les multitudes. Qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent ; et cette terre, où l'Arétin a semé, est toujours disposée à recevoir de lubriques enseignements. Faites des cœurs vicieux, et vous n'aurez plus de catholique . Eloignez le prêtre du travail, de l'autel et de la vertu ; cherchez adroitement à occuper ailleurs ses pensées et ses heures. Rendez-le oisif, gourmand et patriote, il deviendra ambitieux, intrigant et pervers. Vous aurez ainsi mille fois mieux accompli votre tâche que si vous eussiez émoussé la pointe de vos stylets sur les os de quelques pauvres hères. Je ne veux point, ni vous non plus, ami Nubius, n'est-ce pas ? dévouer ma vie aux conspirations pour me traîner dans la vieille ornière.

C'est la corruption en grand que nous avons entreprise, la corruption du peuple par le clergé et du clergé par nous, la corruption qui doit nous conduire à mettre un jour l'Eglise au tombeau. J'entendais dernièrement un de nos amis rire d'une manière philosophique de nos projets, et nous dire : " Pour détruire le Catholicisme, il faut commencer par supprimer la femme, corrompons-là avec l'Eglise. *Corruptio optimi pessima*. Le but est assez beau pour tenter des hommes tels que nous. Ne nous en écarterons pas pour quelques misérables satisfactions de vengeance personnelle. Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption. A l'œuvre donc jusqu'à la fin ! "

Une fois seulement, et quand elle vit les Ventes inférieures se soustraire à sa direction, la Vente suprême agita sérieusement la question d'employer contre les carbonari rebelles les procédés de justice sommaire dont ils étaient eux-mêmes les inventeurs. La proposition en fut faite à la haute Vente par trois de ces principaux membres. Mais après des discussions orageuses, cette proposition fut rejetée. Les Vénérables reculaient devant une violence si contraire à leurs habitudes. Leur timidité les perdit. Dorénavant le carbonarisme, comme un cheval fougeux qui a désarçonné son cavalier, s'élançait sans frein dans la voie des bouleversements et des crimes. Derrière lui la haute Vente, pour qui la direction du complot anti-papal constituait toute la vie, gisait agonisante.

Les premiers râles de son agonie se font entendre dans lettre de Gaetano à Nubius, écrite de Vienne le 23 janvier 1844.

" Avant de répondre à vos deux dernières lettres, mon Nubius, je dois vous faire part de quelques observations dont je voudrais bien vous faire profiter. Dans l'espace de quelques années nous avons admirablement avancé les choses. La désorganisation sociale règne partout ; elle est au nord comme au midi, dans le cœur des gentilshommes comme dans l'âme des prêtres. Tout a subi le niveau sous lequel nous voulions abaisser l'espèce humaine. Nous aspirions à corrompre pour arriver à gouverner, et je ne sais si, comme moi, vous vous effrayez de notre œuvre. Je crains d'être allé trop loin ; nous aurons trop corrompu ; et, en étudiant le personnel de nos agents en Europe, je commence à croire que nous n'encaisserons pas à volonté le torrent que nous aurons fait déborder. Il y a des passions que je ne devinais pas, des appétits inconnus, des haines sauvages qui fermentent autour et au-dessous de nous. Passions, appétits et haines, tout cela

Put nous dévorer un beau jour, et s'il était temps de porter remède à cette gangrène morale, ce serait pour nous un véritable bienfait. Il a été très facile de pervertir, sera-t-il aussi aisé de toujours museler les pervers ? Là, pour moi, est la question grave. J'ai cherché à la traiter avec vous, vous avez évité l'explication. Aujourd'hui il n'est plus possible de la reculer, car le temps presse, et en Suisse comme en Autriche, en Prusse comme en Italie, nos séides, qui seront demain nos maîtres (et quels maîtres, ô Nubius !) n'attendent qu'un signal pour briser le vieux moule. La Suisse se propose de donner ce signal ; mais ces radicaux helvétiques, embêtés de leur Mazzini, de leurs Communistes, de leur Alliance des Saints et du Prolétariat-voleur, ne sont pas de taille à conduire les Sociétés secrètes à l'assaut de l'Europe. Il faut que la France imprime son cachet à cette universelle orgie ; soyez bien convaincu que Paris ne manquera pas à sa mission. L'élan donné et reçu, où ira cette pauvre Europe ? Je m'en inquiète, car je me fais vieux, j'ai perdu mes illusions, et je ne voudrais pas, pauvre et dénué de tout, assister comme un figurant de théâtre au triomphe d'un principe que j'aurais couvé et qui me répudierait, en confiscant ma fortune ou en prenant ma tête.

« Nous avons trop poussé à l'extrême en beaucoup de choses. Nous avons enlevé au peuple tous les dieux du ciel et de la terre qui avaient son hommage. Nous lui avons arraché sa foi religieuse, sa foi monarchique, sa probité, ses vertus de famille, et maintenant que nous entendons dans le lointain ses sourds rugissements, nous tremblons, car le monstre peut nous dévorer. Nous l'avons petit à petit dépouillé de tout sentiment honnête : il sera sans pitié. Plus j'y pense, plus je reste convaincu qu'il faudrait chercher des attermoiements. Or, que faites-vous à cette minute peut-être décisive ? Vous n'êtes que sur un point ; de ce point vous rayonnez, et j'apprends avec douleur que tous vos vœux tendent à un embrasement général. N'y aurait-il donc pas un moyen de reculer de retarder, d'ajourner ce moment ? Croyez-vous vos mesures assez bien prises pour dominer le mouvement que nous avons imprimé ? A Vienne, quand le tocsin révolutionnaire sonnera, nous serons engloutis par la tourbe, et le chef précaire qui en sortira est peut-être aujourd'hui au bain ou en quelque mauvais lieu. Dans notre Italie, où se joue une double partie, vous devez être travaillé des mêmes craintes. N'avons-nous pas remué la même fange ? Cette boue monte à la surface, et j'ai peur de mourir étouffé par elle.

« Quel que soit l'avenir réservé aux idées que les Sociétés secrètes propageront, nous serons vaincus et nous trouverons des maîtres. Ce n'était pas là notre rêve de 1825 ni nos espérances de 1831 ! Notre force n'est plus qu'éphémère, elle passe à d'autres. Dieu sait où s'arrêtera ce progrès vers l'abrutissement. Je ne reculerais pas devant mes œuvres, si nous pouvions toujours les diriger, les expliquer, ou les appliquer. Mais la crainte que j'éprouve à Vienne, ne la ressentez-vous pas vous-même ? Ne vous avouez-vous pas comme moi qu'il faut, s'il en est temps encore, faire halte dans le temple avant de la faire sur des ruines ? Cette halte est encore possible, et, vous seul, ô Nubius, pouvez la décider. Est-ce qu'en s'y prenant avec adresse on ne pourrait pas jouer le rôle de Pénélope et rompre pendant le jour la trame qu'on aurait préparée durant la nuit ?

« Le monde est lancé sur la pente de la Démocratie ; et, depuis quelque temps, pour moi, démocratie veut toujours dire démagogie. Nos vingt années de complot courent le risque de s'effacer devant quelques bavards qui viendront flatter le peuple et tirer aux jambes de la noblesse après avoir mitraillé le Clergé. Je suis gentilhomme, et je consens très sincèrement qu'il m'en coûterait de frayer avec la plèbe et d'attendre de son bon plaisir mon pain quotidien et le jour qui brille. Avec une révolution telle que celle qui s'apprête, nous pouvons tout perdre, et je tiens à conserver. Vous devez en être là, vous aussi, cher ami, car vous possédez et vous n'aimeriez pas plus que moi à entendre

résonner à vos oreilles la parole de confiscation et de proscription des Eglogues, le fatal cri du spoliateur ;

*Hæc mea sunt, veteres, migrate, coloni.*

“ Je tiens, je veux tenir, et la Révolution peut tout nous enlever fraternellement. D'autres idées me préoccupent encore, et je suis certain qu'elles préoccupent à la même heure plusieurs de nos amis. Je n'ai pas encore de remords ; mais je suis agité de craintes, et, à votre place, dans la situation où j'aperçois les esprits en Europe, je ne voudrais pas assumer sur ma tête une responsabilité qui peut conduire Joseph Mazzini au Capitole. Mazzini au Capitole ! Nubius à la Roche Tarpéienne ou dans l'oubli ! Voilà le rêve qui me poursuit, si le hasard remplissait vos vœux. Ce rêve vous sourit-il, ô Nubius ? ”

Quelques mois plus tard, Beppo, dans une lettre également adressée à Nubius, constatait le même état de choses. Cette lettre, curieuse sous plus d'un rapport, contient un éclatant hommage rendu par la Franc-Maçonnerie à la Compagnie de Jésus. Ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que nous le consignons ici :

“ Nous marchons à grandes guides, écrit-il de Livourne le 2 novembre 1844, et chaque jour nous incorporons de nouveaux, de fervents néophytes dans le complot. *Fervet opus* ; mais le plus difficile reste encore non-seulement à faire, mais même à ébaucher. Nous avons acquis, et sans de trop grandes peines, des moines de tous les ordres, des prêtres d'à peu près toutes les conditions, et certains monsignori intrigants ou ambitieux. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de meilleur ou de plus présentable ; mais qu'importe. Pour le but cherché, un *Frater*, aux yeux du peuple, est toujours un religieux ; un prélat sera toujours un prélat. Nous avons complètement échoué sur les Jésuites. Depuis que nous conspirons, il a été impossible de mettre la main sur un ignacien, et il faudrait savoir pourquoi cette obstination si unanime. Je ne crois pas à la sincérité de leur foi et de leur dévouement à l'Eglise ; pourquoi n'avons-nous donc jamais, près d'un seul, pu saisir le défaut de la cuirasse ? Nous n'avons pas de Jésuites avec nous ; mais nous pouvons toujours dire et faire dire qu'il y en a, et cela reviendrait absolument au même. Il n'en sera pas ainsi pour les Cardinaux ; ils ont tous échappé à nos filets. Les flatteries les mieux combinées n'ont servi à rien, de telle sorte que à l'heure présente nous nous trouvons aussi peu avancés qu'à la première. Pas un membre du Sacré Collège n'a donné dans le piège. Ceux qu'on a sondés, auscultés, ont tous, au premier mot sur les Sociétés secrètes et sur leur puissance, fait des signes d'exorcisme comme si le diable allait les emporter sur la montagne ; et, Grégoire XVI mourant (ce qui arrivera prochainement) nous nous trouvons, comme en 1823, à la mort de Pie VII.

“ Que faire dans cette occurrence ? Renoncer à notre projet n'est plus possible, sous peine d'un ridicule ineffaçable. Attendre un quine à la loterie, sans avoir pris de numéros, me paraîtrait trop merveilleux ; continuer l'application du système, sans pouvoir espérer une chance même incertaine, me produit l'effet de jouer à l'impossible. Nous voici qui touchons au terme de nos efforts. La Révolution s'avance au galop, portant en croupe des émeutes sans fin, des ambitieux sans talent et des bouleversements sans valeur ; et nous qui avons préparé toutes ces choses, nous qui avons cherché à donner à cette révolution un suprême dérivatif, nous nous sentons frappés d'impuissance au moment d'agir souverainement. Tout nous échappe, la corruption seule nous reste pour être exploitée par d'autres. Le Pape futur, quel qu'il soit, ne viendra jamais à nous ; pour-

rons-nous aller à lui ? ne sera-t-il pas comme ses prédécesseurs et ses successeurs, et ne fera-t-il pas comme eux ? Dans ce cas-là, demeurerons-nous sur la brèche et attendrons-nous un miracle ? Le temps en est passé, et nous n'avons plus d'espoir que dans l'impossible. Grégoire mort, nous nous verrons ajournés indéfiniment. La Révolution, dont l'heure approche un peu partout, donnera peut-être un nouveau cours aux idées. Elle changera, elle modifiera ; mais, à vrai dire, ce ne sera pas nous qu'elle élèvera. Nous nous sommes trop renfermés dans le demi-jour et dans l'ombre ; n'ayant pas réussi, nous nous sentirons effacés et oubliés par ceux qui mettront à profit nos travaux et leurs résultats. Nous n'aboutissons pas, nous ne pouvons pas aboutir ; il faut donc succomber et se résigner au plus cruel des spectacles, à celui de voir le triomphe du mal que l'on a fait et de ne pas partager ce triomphe."

Malgré cet affaiblissement évident et progressif, la haute Vente ne peut se résoudre à accepter sa mort. Déjà sur le bord de la tombe on la surprend encore à faire des rêves d'avenir. C'est ainsi que, le 5 janvier 1846, le Petit-Tigre écrit de Livourne à Nubius :

"Ce voyage que je viens d'accomplir en Europe a été aussi heureux et aussi productif que nous l'avions espéré. Dorénavant il ne nous reste plus qu'à mettre la main à l'œuvre pour arriver au dénouement de la comédie. J'ai trouvé partout les esprits très enclins à l'exaltation ; tous sentent que le vieux monde craque et que les rois ont fait leur temps. La moisson que j'ai recueillie a été abondante ; sous ce pli vous en trouverez les prémices, dont je n'ai pas besoin que vous m'adressiez un reçu, car j'aime peu à compter avec mes amis, je pourrais dire avec mes frères. La moisson faite doit fructifier, et si j'en crois les nouvelles qui me sont communiquées ici, nous touchons à l'époque tant désirée. La chute des trônes ne fait plus doute pour moi qui viens d'étudier en France, en Suisse, en Allemagne et jusque'en Russie le travail de nos Sociétés. L'assaut qui, d'ici à quelques années et peut-être même à quelques mois, sera livré aux princes de la terre les ensevelira sous les débris de leurs armées impuissantes et de leurs monarchies caduques. Partout il y a enthousiasme chez les nôtres et apathie ou indifférence chez les ennemis. C'est un signe certain et infaillible de succès ; mais cette victoire, qui sera si facile, n'est pas celle qui a provoqué tous les sacrifices que nous avons faits. Il en est une plus précieuse, plus durable et que nous envions depuis longtemps. Vos lettres et celles de nos amis des Etats romains nous permettent de l'espérer ; c'est le but auquel nous tendions, c'est le terme où nous voulons arriver. En effet, qu'avons-nous demandé en reconnaissance de nos peines et de nos sacrifices ?

"Ce n'est pas une révolution dans une contrée ou dans une autre. Cela s'obtient toujours quand on le veut bien. Pour tuer sûrement le vieux monde, nous avons cru qu'il fallait étouffer le germe catholique et chrétien, et vous, avec l'audace du génie, vous vous êtes offert pour frapper à tête, avec la fronde d'un nouveau David, le Goliath pontifical. C'est très bien, mais quand frappez-vous ? J'ai hâte de voir les Sociétés secrètes aux prises avec ces cardinaux de l'Esprit-Saint, pauvres natures étioilées, qu'il ne faut jamais sortir du cercle dans lequel l'impuissance ou l'hypocrisie les renferme.

Goliath resta debout, et le nouveau David ne frappa point. Quand cette lettre lui arriva, Nubius se mourait, miné par une de ces fièvres lentes qui consomment par une prostration graduée, et que la science

est d'ordinaire aussi incapable d'expliquer que de guérir. Par un juste châtement de Dieu, il expérimentait sur lui-même l'effet de cette *drogue*, dont il avait jadis projeté l'emploi contre les défenseurs de la Papauté. Ses complices ne recherchèrent point la cause de sa maladie. Ils savaient depuis longtemps que dans les Sociétés secrètes il vient encore des lettres de Caprée comme au temps de Tibère et de Séjan. Affolés de terreur, ils s'effacèrent et disparurent dans les rangs du carbonarisme ou de la Franc-Maçonnerie d'où ils étaient sortis. Nubius abandonné " ne fut plus qu'un visionnaire une espèce de fou à idée fixe, qui avait enrayé la cause de l'humanité pour élever un piédestal à son orgueil. On l'effaca du livre des Sociétés secrètes, on voua sa mémoire à l'oubli ; et l'œuvre à laquelle il avait consacré son existence fut répudiée par ses successeurs, qui n'en connurent jamais les principales ramifications " (1).

Ainsi finit cette conspiration, la plus perfide peut-être de toutes celles qui ont été tramées jusqu'ici contre le siège de Pierre, conspiration insensée néanmoins, puisqu'elle ne visait à rien moins qu'à faire surgir un pape qui partagerait les idées maçonniques, en corrompant le jeune clergé d'où il devait finalement sortir. Un tel plan était par sa nature destiné à échouer, puisque Dieu ne saurait abandonner son Eglise. Mais si Nubius et ses complices n'ont pu réaliser tout le mal qu'ils rêvaient, ils n'en ont pas moins fait des ravages considérables parmi ceux qui devaient guider le troupeau de Jésus-Christ. Nous venons d'entendre les révélations de Beppo ; écoutons maintenant le vieux cardinal Bernetti s'ouvrant à l'un de ses amis sur les déplorable dispositions qu'il rencontre parmi la jeunesse ecclésiastique de cette époque :

« Je vous ai souvent entretenu, lui écrit-il le 4 août 1845, de mes appréhensions sur l'état des choses. Le Pape et le Gouvernement cherchent un remède au mal, une issue à la contagion ; l'un et l'autre gagnent sans qu'on puisse arrêter le cours de ce torrent inconnu. Il s'agit autour de nous des choses vagues et mystérieuses. On voit beaucoup de mal et fort peu de bien. Notre jeune clergé est imbu des doctrines libérales, et il les a sucées par le mauvais côté. Les études sérieuses sont abandonnées. On a beau encourager les élèves, récompenser les professeurs, promettre aux uns et aux autres des grâces que le Saint-Père est toujours prêt à accorder, cela n'améliore en rien l'état des esprits. Les jeunes gens travaillent pour l'acquit de leurs fonctions futures ; mais, comme aux beaux jours de Rome, ce n'est pas ce travail qui fait leur bonheur et leur ambition. Ils s'inquiètent fort peu de devenir de savants théologiens, de graves casuistes ou des docteurs versés dans toutes les difficultés du droit canon. Ils sont prêtres, mais ils aspirent à devenir hommes, et c'est

(1) C. J., p. 383.

inouï tout ce qu'ils mélangent de folie catholique et d'extravagance italienne sous ce titre d'homme, qu'ils préconisent avec une burlesque emphase. La main de Dieu nous punit ; humilions-nous et pleurons, mais cette perversion *humaine* de la jeunesse n'est pas encore ce qui préoccupe et tourmente le plus ici.

“ La partie du Clergé qui, après nous, arrive naturellement aux affaires, et qui déjà nous pousse dans la tombe, en nous reprochant tacitement d'avoir trop vécu, eh bien ! cette partie du Clergé est mille fois plus entachée du vice libéral que la jeunesse. La jeunesse est sans expérience ; elle se laisse séduire, elle va comme peut aller un novice échappé à la règle de son couvent pour deux belles heures de soleil, puis elle revient au cloître ; mais chez les hommes de l'âge mûr, de pareilles tendances sont plus dangereuses. La plupart ne connaissent rien ni aux caractères ni aux choses de ce temps-ci, et ils se laissent aller à des suggestions d'où naîtront évidemment de grandes crises pour l'Eglise. Tous les gens de cœur ou de talent qu'on emploie sont à l'instant même l'objet des malédictions publiques. Les stupides, les faibles et les lâches se voient *ipso facto* couverts d'une auréole de popularité qui sera pour eux un ridicule de plus. Je sais qu'en Piémont, en Toscane, dans les Deux-Siciles, ainsi que dans le Lombardo-Vénitien, le même esprit de discorde souffle sur le Clergé. De France, il nous arrive des nouvelles déplorables. On brise avec le passé pour devenir des hommes nouveaux. L'esprit de secte remplace l'amour du prochain ; l'orgueil individuel, que des talents tristement employés mettent à la place de l'amour de Dieu, grandit dans l'ombre. Un jour viendra où toutes ces mines chargées de poudre constitutionnelle et progressive éclateront. Fasse le Ciel qu'après avoir tant vu de révolutions et assisté à tant de désastres, je ne sois pas témoin des nouveaux malheurs de l'Eglise ! La barque de Pierre surnagera sans aucun doute ; mais je me fais vieux, je souffre depuis longtemps et je sens le besoin de me recueillir dans la paix, avant d'aller rendre compte à Dieu d'une vie si tourmentée au service du Siège apostolique. Que sa divine volonté soit faite, et tout sera pour le mieux ! ”

La confiance de l'illustre cardinal ne fut point trompée. La barque de Pierre surnagea. Son ennemi terrassé rentra dans l'ombre au moment même où il croyait toucher à la victoire, tandis que la tiare pontificale passait sur la tête de Pie IX, ce pape immortel dont le long règne devait être si glorieux pour l'Eglise, qui sut rattacher plus étroitement que jamais le monde chrétien à la chaire apostolique, et qui travailla avec tant de zèle et de succès à extirper le libéralisme des sectaires de l'esprit des fidèles et surtout de leurs pasteurs. Ainsi se vérifia une fois de plus la promesse divine faite au prince des apôtres : “ Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle.”

# UN VOYAGE AU LAC SAINT-JEAN

---

## I.

### UNE JOURNÉE DANS LE BOIS

Aujourd'hui pluie battante. La colline, au pied de laquelle nous sommes campés, nous envoie une foule de petits ruisseaux qui menacent à tout instant de nous envahir. Leur doux murmure, si près de nos lits, n'a rien de bien agréable et ne nous offre que la perspective très peu poétique de prendre un bain forcé ; ce à quoi nous ne tenons guère.

Vers neuf heures cependant la pluie cesse. Le temps s'éclaircit. Le soleil paraît. Nous décampons. En un rien de temps les paquets sont attachés et les deux tentes bien soigneusement pliées. Tout est prêt ; nous sautons dans les canots, et en avant ! La journée promet d'être rude ; il faudra du courage et du travail pour avancer.—Bien reposés par un sommeil qui s'est prolongé assez tard, nous sommes tout frais et on ne peut mieux disposés à faire de l'ouvrage.—A peine partis du rivage, nos canots volent sous les coups redoublés de nos avirons.—Voici un rapide, puis un second, puis un troisième. Le courant devient plus fort, nous lui tenons tête en ramant plus vigoureusement. Les rapides augmentent de violence, rien n'y fait, nous proportionnons nos efforts aux difficultés à surmonter et nos canots ne cessent pas d'avancer. Quand les avirons sont impuissants contre le courant, nous saisissons nos perches et ils reprennent leur marche un moment interrompue. Dans ce combat acharné avec les rapides, il faut leur disputer le passage pouce par pouce. Mon compagnon,

debout à l'arrière, déploie tout ce qu'il a de force et d'habileté. A chaque coup de perche qu'il donne, le canot, soulevé presque hors de l'eau, fait un bond en avant puis retombe lourdement dans le courant qui cherche à l'entraîner. Le secret de monter un rapide sans danger de verser ou d'être emporté, est de garder toujours le nez du canot dans le *fil de l'eau*, de ne jamais recevoir le courant de biais. A l'homme de l'avant revient cette tâche; toujours l'œil au guet, il doit être prêt à le ramener dans la bonne direction s'il cherche à tourner sur lui-même. Malgré la bonne volonté et l'habileté du canotier, il arrive quelque fois qu'au moment de franchir le dernier échelon du rapide, qui est souvent le plus violent, le canot tourne sur lui-même avec une rapidité vertigineuse et s'élançait dans le gouffre. Dans ce cas il n'y a pas de remède; il faut se résigner à descendre. Si l'homme de l'avant essayait de l'arrêter il le ferait inévitablement chavirer ou casserait son aviron. Depuis notre départ nous avons été heureux sur ce point; il ne nous est pas encore arrivé de faire de pareilles dégringolades, "mais attendons la fin".

Augustin, privé de l'aide de son compagnon qui a eu le malheur de se blesser avec sa hache, fait de l'ouvrage pour deux. Assis sur la pince de son canot, il perche avec la sûreté et la vigueur d'un vieux sauvage.—Alfred, l'heureux blessé, étendu comme un prince au fond du canot, trouve du temps pour examiner la belle nature et fabrique un tas d'originalités qui nous amusent beaucoup.—Henri et Louis nous suivent de près.—Après avoir sauté à l'eau une couple de fois, ils se décident à monter leur canot tranquillement à la cordelle. Je m'explique difficilement ce goût très prononcé pour les bains prolongés; si cela continue il vont bien faire au moins la moitié du voyage dans l'eau.

Les chasseurs nous ont beaucoup parlé d'un rapide remarquable, nommé de *mémoire antique*, le rapide de "la Sauvagesse." D'après les indications qu'ils nous ont données, nous n'en sommes pas éloignés. Vers onze heures en effet un sourd bourdonnement se fait entendre; une heure après nous débarquons au pied du rapide. Un joli rapide, je vous assure, mais bien plus beau à voir de loin que de près; jusqu'ici nous n'en avons pas rencontré d'aussi fort. L'eau très profonde en cet endroit, descend en tourbillonnant avec une vitesse prodigieuse; de distance en distance de grosses roches, émergeant hors de l'eau d'une dizaine de pieds, font changer le cours de la rivière qui écume avec rage. J'aimerais autant le voir derrière nous, ce serait au moins plus rassurant. Pour le moment, la question est de savoir comment



nous franchirons ce mauvais pas. Impossible de "portager"; les bords de la rivière sont très escarpés; toute la côte est composée de rochers nus coupés à pic et inaccessibles. Monter en canot n'est pas chose facile: la rivière est trop profonde pour percher et l'aviron ne peut rien contre un courant aussi violent. Que faire?

"Viens! me crie Stanislas, nous allons voir s'il est possible de monter en canot. Allons, attention! prends le passage à droite de la première roche! Bien, à gauche maintenant, et rame fort!... Plus fort encore, si tu peux!" Je rame en désespéré mais le canot ne bouge pas; nous sommes au contraire emportés, par le courant. Dix fois nous revenons à la charge, mais sans plus de succès. De guerre lasse nous abandonnons enfin la partie et nous revenons à nos compagnons. La position n'offre aucune alternative bien avantageuse mais il faut décider quelque chose. "Assemblons le conseil, propose Alfred, et voyons si nous ne dînerons pas avant de passer ce maudit rapide; pour moi, c'est le point capital." Aussitôt dit, aussitôt fait. Le conseil est assemblé et chacun fait connaître son avis.

Au plus fort de la délibération, voici qu'une mère cane, rendue sans défiance par le bruit du rapide, vient s'abattre près de nous avec sa progéniture. Laisant là conseil et conseillers, je saisis mon fusil et sans prendre le temps de viser d'après toutes les règles de l'art, j'envoie une bonne charge de plomb au milieu de la petite famille. Bravo! crie Alfred tout joyeux, le coup a bien porté. Quel salmis pour dîner! Oubliant que le coup de hache qu'il s'est donné sur le genou doit le faire boiter, il court sur le bord et attire à terre du bout de son aviron la mère cane qui s'en allait au courant avec un de ses canetons. Un sourire de plaisir accueille cette bonne fortune et la délibération est reprise.

Il est décidé, au grand mécontentement d'Alfred, que nous passerons le rapide avant de dîner. Pour ce qui est de la manière de le passer, nous allons tenter tous les moyens possibles. Une longue corde est attachée à chacun des canots, nous nous mettons tous à l'eau. La besogne commence. Quel casse-cou; tantôt il faut grimper par dessus un rocher assez élevé et y monter le canot à force de bras; tantôt il faut passer à l'eau jusqu'au cou et le tirer après nous: à tout instant le courant menace de nous emporter dans le gouffre.

Vers le milieu du rapide, la corde qui retient mon canot se casse; il est emporté, il va se briser en miettes. Heureusement il s'engage entre deux rochers, et s'arrête. Il faut le tirer de là. Je monte sur

l'un des rochers et, me penchant aussi bas que possible, j'essaie d'attraper le bout de la corde cassée. Impossible, mes bras ne peuvent l'atteindre. Mon compagnon s'approche alors et s'appuyant solidement sur une pointe du rocher, il me laisse glisser la tête la première jusqu'à ce que j'atteigne le canot. J'y parviens avec toutes les misères du monde. Si par malheur, je faisais le moindre mouvement ou si mon compagnon perdait son point d'appui, je me casserais la tête contre les rochers. Sorti de cette position dangereuse, je finis par retirer le canot et nous continuons à travailler.

Enfin, après mille difficultés de ce genre, nous voilà en haut du rapide. Un feu est promptement allumé sur la grève, nous préparons le dîner. Pendant que la marmite bout, nous gommons les canots qui ont eu beaucoup à souffrir et nous étendons notre linge au soleil pour le faire sécher. L'appétit ne manque pas dans le bois ordinairement, et, aujourd'hui le bain froid que nous venons de prendre nous a creusé l'estomac encore plus que de coutume ; si bien que nos habits ne sont pas encore secs quand le dîner commence. Il faut donc s'en passer et se résigner à se mettre à table en petite tenue. On s'excuse de part et d'autre pour ne pas manquer à l'étiquette et les convives bienveillants, tous intéressés à l'affaire, déclarent à l'unanimité que, dans un cas aussi imprévu, la chemise est un costume tout à fait convenable, voire même élégant. Pendant le dîner, Stanislas nous raconte dans quelles circonstances malheureuses a péri la vieille sauvagesse, qui a laissé son nom au rapide. Récit vraiment touchant, mais qui ne fit pleurer personne, l'accident nous touchait de trop loin.

Après une courte sieste, nous disons un dernier adieu au rapide de la sauvagesse et nous nous embarquons en canot. Nul incident bien remarquable durant l'après-midi. Le voyage se fit sans encombre.

A cinq heures, nous nous arrêtons pour camper. Stanislas, qui veut connaître à peu près le lieu où nous sommes, s'enfonce dans le bois pour explorer les environs. Fatigué du rude travail de la journée, chacun s'étend sur la grève pour prendre un peu de repos. A six heures, il est de retour, et Henri cherche un endroit favorable pour planter la tente. Il trouve un emplacement magnifique ; les paquets y sont transportés et nous nous mettons à l'ouvrage. Augustin bûche du bois pour la nuit, Henri coupe des piquets de tente, Stanislas répare les canots, Alfred et Louis préparent le souper et, moi, j'entasse du sapin dans la tente pour faire les lits.

Louis, parti avec les chaudières pour les remplir à la rivière, est assailli en retournant à la tente par un essaim de guêpes que notre présence a mises en émoi. Elles s'en donnent de plus belle sur ses joues et sur ses lèvres, et le forcent à chercher son salut dans la fuite. Il court à la rivière en se débattant comme un possédé. Henri, qui n'est pas au courant de ce qui se passe, arrive avec ses piquets de tente et reçoit à son tour un assaut formidable. Avec sa patience ordinaire, il ne manque pas de dire sa façon de penser à ces belliqueux insectes, et en termes assez piquants, je vous assure. Nous accourons tous au secours de nos deux compagnons, mais les guêpes, fortes du droit de premier occupant du sol, ne veulent pas nous avoir pour voisins et prétendent que nous devons déguerpir. Nous prétendons le contraire. Une mêlée s'ensuit ; mêlée sanglante dans laquelle nous sommes tous plus ou moins blessés. Accablés par les légions innombrables de nos ennemis, le courage doit ainsi quelquefois être vaincu par le nombre, nous retraits en bon ordre vers la grève, sans laisser aux vainqueurs ni blessés ni bagage.

Ce petit contre-temps nous agace pas mal ; il n'y a pas à badiner toute la côte est au pouvoir des guêpes et nous n'avons ni le temps ni les engins nécessaires pour les assiéger. Après quelques recherches, nous trouvons un autre emplacement, inhabité celui-là. En braves conquérants nous y plantons notre drapeau. Le terrain n'est pas très égal, mais une des haches pourra aplanir bien des difficultés. Aussitôt, chacun de se remettre à l'ouvrage. La besogne terminée, il est temps d'aller prendre notre bain. Je sortais de la tente avec Stanislas, lorsqu'un cri perçant se fit entendre au loin. "Quelqu'un qui cherche le portage, me dit-il, je vais lui répondre." Se faisant un porte-voix de ses deux mains, il cria trois fois, mais pas réponse, tout rentra dans le silence. Je ne restai pas longtemps à l'eau ; deux ou trois plongeons m'avaient amplement satisfait. Tout grelottant je revins à la tente. Alfred préparait la pâte pour la galette. Pendant que je terminais les derniers préparatifs du souper, un nouveau cri se fit entendre. "Les hibous sortent de bonne heure ce soir, dis-je à Alfred, ils vont probablement donner un concert et nous faire danser de la belle façon."

Nos compagnons s'en revenaient de la grève. Nous étions morts de fatigue. Pour comble de malheur le feu prenait très mal et le souper cuisait lentement. Personne ne disait mot. Tout à coup un cri formidable retentit à deux portées de fusil ; cri rauque un peu semblable aux hurlements d'un chien, mais qui se prolon-

geait plus longtemps et se terminait par un grognement tout particulier. Un ours ! s'écrient à la fois Augustin et Louis. Vite, Pierre, ton fusil ! Prends une douzaine de cartouches et tiens-toi prêt. Il ne faut pas que l'oiseau nous échappe. Toi, Louis, attise le feu, nous pourrions ainsi voir quelque chose. L'alerte avait été vive. Nous étions pris au moment où nous nous y attendions le moins. La carabine au poing, je sortis de la tente et marchai quelques pas dans la direction d'où venait le cri. N'entendant rien et surtout ne voyant rien, je revins bientôt. C'est malheureux que notre visiteur ne soit pas venu de jour. Quelle réception splendide nous lui aurions faite, mais ce soir on ne voit pas à dix pas devant soi.

Le souper, si brusquement interrompu, recommence. Au dessert, grande discussion entre Louis et Stanislas : celui-ci prétend que ce n'est pas un ours, mais plutôt un oiseau sauvage quelconque qui a crié. Si c'était un ours, nous en aurions d'autres nouvelles. "Écoutez, tout est rentré dans le silence, l'oiseau s'est tout simplement envolé plus loin effrayé par, notre feu". L'argument semble convaincre tout le monde, chacun se couche, à l'exception d'Henri et de Stanislas qui doivent faire cuire la galette pour demain. Assis auprès du feu, ils causent bien tranquillement en surveillant la cuisson. "Je commence à croire, dit Henri, que ce n'est pas un ours que nous avons entendu." "Je le sais bien, répond Stanislas, je m'occupe fort peu des alarmes des autres, je t'assure que je n'en dormirai pas moins bien". "Moi aussi, va". "Où coucherons-nous demain ? Je ne sais trop ; de l'autre côté du grand portage probablement. Ma dernière galette est cuite, je me couche. Je crois que si" . . . Un sourd grognement l'interrompit. "Diable, voilà ton oiseau sauvage qui revient. Cette fois, il n'y a pas à en douter, c'est un ours. L'odeur de la galette l'a rendu audacieux tout de même. Pas gêné, compère Martin de venir nous rendre visite à pareille heure. Je vois qu'il veut nous faire veiller, le maraud. Eh bien, nous veillerons, mais gare à lui s'il fait des sottises. Prends un des fusils et viens t'asseoir à la porte de la tente. Il est dix heures, à minuit nous réveillerons Augustin et Pierre." "J'aurais bien aimé à dormir pourtant, mais puisqu'il le faut, veillons. Passe-moi ta *gumelle*, je vais inventer un procédé pour ne pas dormir". Il se versa une copieuse rasade, s'assit le plus commodément possible et commença son quart de garde. L'ours continua à rôder autour de la tente tout en se tenant à une distance respectueuse.

À minuit, Henri et Stanislas se couchent : Augustin se lève, notre

quart commence. Cette garde forcée au milieu de la nuit, après les fatigues de la journée et surtout la vue de nos compagnons plongés dans les bras de Morphée, avait quelque chose de prosaïque qui me plaisait fort peu. Pour compléter le charme de la situation, la pluie se mit à tomber par torrents. Notre feu qui se comportait assez bien depuis quelque instants en prit ombrage ; il trouva l'eau froide et en exprima visiblement son mécontentement. Ce bain imprévu faillit être fatal à sa constitution peu robuste. Il fallut les efforts réunis de nos chapeaux, de notre patience et de quelques paquets d'allumettes pour l'empêcher de s'éteindre ; ce fut bien juste ; revenu de sa première surprise, il ne voulut pas même flamber et nos expédients d'aboutirent qu'à prolonger une existence sérieusement compromise. Assis à l'entrée de la tente, je tenais mon fusil sur mes genoux prêt à faire feu, si l'occasion s'en présentait. Augustin, dans la même position que moi, regardait au plutôt écoutait tomber la pluie, car il faisait une obscurité à ne pas voir un fanal à dix pas, comme me disait un jour un original de mes amis. Notre conversation n'était pas des plus animées. Le fait est que nous n'avions que nos impressions du moment à nous communiquer et le sommeil qui nous tendait les bras d'une manière si attrayante nous portait plutôt à faire des efforts pour ouvrir les yeux qu'à activer la conversation. De fréquentes excursions hors de la tente pour attiser le feu secondaient admirablement mes efforts. La pluie glacée qui me fouettait la figure me faisait éprouver des sensations plus ou moins agréables, il est vrai, mais tout de même bien propres à chasser le sommeil. De temps à autre un hurlement rauque venait nous rafraîchir la mémoire sur notre situation. Souvent même les ronflements sonores de nos compagnons nous faisaient tressaillir vivement, tant nous guettions avec attention les moindres mouvements de l'ours.

A deux heures, j'éveillai Alfred et Louis. Grande fut leur surprise en apprenant ce qui s'était passé. Plus grand encore fut leur mécontentement en entendant que l'hôte distingué, qui nous honorerait de sa présence, allait les faire veiller deux heures. Ils croyaient rêver en m'écoutant. Les gaillards avaient si bien dormi qu'ils ne s'étaient aperçus de rien. Augustin venait à peine de faire sa toilette de nuit et de se coucher (ça se fait vite dans le bois) qu'il était déjà parti pour la gloire. Pour ma part, soit simplement hasard, soit volonté des diex, je ne pus en faire autant. Alfred et Louis à peine réveillés complètement montraient par leurs paroles énergi-

ques d'une manière non équivoquée que compère Martin avait bien mal choisi son heure. Leurs objurgations furieuses et l'humidité de mes habits mirent le sommeil en fuite. Longtemps je l'appelai avec patience, mais enfin voyant que c'était peine perdue, je me résignai à mon sort et allai m'asseoir près des veilleurs. La pluie continuait à tomber de plus belle. Si nous avions été superstitieux, nous aurions pu prévoir quelque désastre. Notre feu, semblable à ces poulets sacrés qui ne prenaient pas de nourriture à la veille des grandes catastrophes, avait complètement cessé de consumer le bois que nous lui donnions et nous faisait entrevoir sa mort prochaine, lorsque, par bonheur, la pluie s'arrêta. Aussitôt, nous lui prodiguons les soins que requiert son état délabré et les forces lui revenant petit à petit nous n'avons plus à nous en occuper.

Louis est maintenant complètement réveillé. Ordinairement il a la langue assez bien pendue, cette nuit il se surpasse. Il commence à nous parler de son voyage autour du monde. En peu de temps ses récits intéressants nous avaient transportés, Alfred et moi, au-delà des mers et nous avaient fait oublier la présence de compère Martin. Froissé du peu d'attention que nous lui portions, il commença à faire un vacarme d'enfer. Cédant alors à l'envie de lui rendre ses politesses, je déchargeai plusieurs fois ma carabine. Il s'éloigna et ses cris nous firent connaître la direction qu'il prenait. Il était trois heures. Quand le jour parut, je me couchai, ainsi que Louis et Alfred. Un profond sommeil s'empara bientôt de nous.

Notre repos ne fut nullement troublé. Vers les huit heures, une douce brise du sud-ouest mit en fuite les nuages amoncelés, et un soleil radieux nous annonça qu'il fallait plier bagage. Un feu d'écorce de bouleau est promptement allumé à la porte de la tente pour la sécher. Au moment de laisser la place du camp, nous entendons craquer les branches sèches dans un taillis voisin. Quelques hurlements plaintifs parvenaient jusqu'à nous. La carabine au poing, nous écoutons avec attention pour voir quelle direction prendre. Le bruit s'étant un peu rapproché, il fut facile de voir que l'ours était en train de lever l'écorce d'une épinette pour donner la nourriture à ses petits. En temps de disette, c'est à peu près le seul régal qu'ils peuvent prendre. Nous entrons dans le bois avec précaution. La poursuite ne fut pas longue. Un marais, rendu impraticable par la pluie de la nuit, nous barrait le passage. Il fallut faire un détour pour l'éviter. Pendant ce temps, l'ours, au jarret plus élastique que le nôtre, avait eu la chance de nous devancer et

était déjà rendu loin. Force nous fut de revenir sur nos pas et d'envoyer la chasse aux kalendes grecques. Il ne fallait pas songer à attendre plus longtemps, nous avions déjà perdu 5 jours par un accident survenu à un de nos compagnons, et le voyage ne devait pas se prolonger au-delà de la vacance. A dix heures, les canots laissaient le rivage. Je ne parlerai pas des incidents sans nombre qui égayèrent le voyage de là au lac Saint-Jean : le récit serait trop long. Dix jours après l'incident que je viens de raconter, après avoir suivi plusieurs chaînes de lacs et remonté plusieurs rivières, nous arrivions à la hauteur des terres. La partie la plus difficile du voyage était parcourue. Au lieu de continuer à remonter les rivières nous n'avions plus qu'à redescendre en suivant les cours d'eau qui s'écoulaient vers le nord pour se jeter dans le lac Saint-Jean. Du lac de la Hauteur, il fallut prendre la rivière Métabetchouan et moins de cinq jours après, nous faisons le dernier portage qui nous séparait du lac Saint-Jean.

PIERRE TRUDEL.

(A suivre.)

# UN ADMIRABLE INCONNU.

---

Nous empruntons à la *Revue littéraire* (décembre) de l'*Univers*, le *Compte-rendu* par M. Pierre Veillot, d'un volume publié récemment par le R. P. Orhand, S. J., sous le titre de "*Un admirable inconnu*," (1) lequel n'est autre que le R. P. de Carheil, venu au Canada en 1666. L'auteur a écrit la vie de son héros sur des documents particuliers, *inconnus* jusqu'à présent.

Ce compte-rendu donnera sans doute à plusieurs le désir de se procurer le livre du R. P. Orhand, "si intéressant qu'on en trouve la lecture trop tôt finie."

---

## LE R. P. ETIENNE DE CARHEIL.

---

Le martyr du R. Père de Carheil, c'est d'avoir, toute sa longue vie durant, désiré le martyr, et d'être mort tranquille, jusqu'à la fin déçu.—"J'ai honte, dit-il dans une lettre que, jeune encore, il écrit à son père, du Canada, j'ai honte d'avoir passé l'âge de trente-trois ans sans mourir pour l'amour de mon Dieu et de mon aimable Sauveur Jésus-Christ, puisque je sais qu'il n'a pas voulu passer cet âge sans mourir pour l'amour de moi." Il était, d'ailleurs, plein de confiance dans l'avenir, à cette époque. Ne lui avait-on pas prédit qu'il serait martyrisé ? Jusqu'à son dernier jour, il en conserva l'espoir. Affaibli par la vieillesse, retiré à Québec, il ne se décourageait pas, il s'obstinait à compter sur le martyr. On le savait, et les jeunes Pères, de temps en temps, s'amusaient à lui donner une fausse alerte, une fausse joie. Ils lui disaient (cet âge est sans pitié) : "Père de Carheil, les Iroquois et les Anglais viennent assiéger Québec : réjouis-

(1) Retaux Bray, éditeur, Paris.



sez-vous !” — “ Bon, répondait le saint religieux, ils m’ôteront la vie et vérifieront la promesse qu’on m’a faite !” Dieu ne conduit pas toujours ses élus à leur récompense par le chemin qu’ils eussent préféré. Il leur demande souvent des sacrifices d’autant plus durs qu’aux yeux du monde ils ont l’air de faveurs. Mais sa souveraine justice et sa bonté parfaite ne manquent pas d’en tenir compte.

Cette soif du martyre, désiré avec autant de persévérance que d’ardeur, suffirait à donner à la *Vie* du R. Père de Carheil l’intérêt le plus édifiant. C’en est donc plus qu’il n’en faut déjà pour justifier sa publication. Ajoutez à cela que le Père de Carheil n’a pas été seulement un missionnaire admirable de zèle et de piété ; c’était un homme tout à fait éminent par l’intelligence, l’éloquence et la science. Qu’il fût resté parmi ses concitoyens, professant, écrivant, prêchant, et son nom serait célèbre, peut-être même illustre, depuis deux siècles. Ses débuts lui promettaient cet avenir. Le Père de Charlevoix n’hésite pas à le déclarer “ un saint et un homme de génie.” Est-il besoin d’insister davantage, et n’avons-nous pas montré suffisamment à quel point le R. Père Orhand a été bien inspiré de choisir ce héros ? Pour nous faire connaître cet “ admirable inconnu,” il a mis en œuvre, avec un talent de premier ordre, les documents par malheur beaucoup trop rares qu’il a pu réunir touchant la vie du père de Carheil. Il y a joint quelques lettres, tout ce qu’on a pu retrouver de la correspondance du saint missionnaire. Le seul défaut de ce livre est qu’il donne grand désir d’en savoir davantage. Mais il y aurait une forte injustice à rendre l’auteur responsable en ce point. Ce n’est pas sa faute, s’il n’a pu recueillir plus de matériaux. On doit considérer comme une preuve de son mérite, au contraire, le fait d’avoir su écrire un volume si intéressant, qu’on en trouve la lecture trop tôt finie. Eh ! sans doute, nous voudrions pénétrer d’une manière absolument complète dans la vie du Père de Carheil ; nous souhaiterions en connaître tous les détails. Au lieu d’un seul tome, il nous en faudrait deux ; au lieu de trois cents pages, nous en désirerions mille. Mais le meilleur biographe du monde ne peut dire que ce qu’il sait. Quand il le dit de telle façon qu’il nous laisse pour regret unique de n’en savoir pas plus que lui-même, c’est qu’il l’a très bien dit. Du reste, si le R. Père Orhand ne fait point connaître toute la vie du Père de Carheil, il nous fait connaître tout le Père de Carheil. C’était son but. Impossible de mieux l’atteindre.

A quelle époque le Père de Carheil a-t-il commencé de se sentir

la vocation du missionnaire, à quelle époque est né en lui le désir d'être envoyé au Canada ? Il est probable que, tout jeune encore, il avait vu et entendu, à Rennes, le Père Isaac Jogues, lorsque ce confesseur de la foi revenait en France, portant, glorieux mutilé, les marques des supplices auxquels l'avaient soumis les sauvages de l'Amérique du Nord. Peut-être fut alors déposé dans l'âme du petit écolier le germe de sa vocation future. Toutefois, c'est seulement vers 1664, 1665, que sa vocation se manifeste d'une façon "impérieuse." Depuis une dizaine d'années déjà, Etienne de Carheil était membre de la Compagnie de Jésus. Ses supérieurs voyaient grandir en lui des talents littéraires et oratoires, qui semblaient promettre au jeune jésuite une carrière des plus fructueuses pour les âmes dans l'enseignement et dans la chaire. Aussi cherchent-ils d'abord à le détourner de ses projets d'apostolat canadien. Mais le Père de Carheil était Breton. Ce que Dieu a placé dans une tête bretonne a des chances d'y rester plus fort que partout ailleurs. Il fallut se rendre devant l'évidence et l'énergie de sa vocation. En mars 1666, le Père de Carheil recevait du T. R. Père général l'autorisation de partir enfin pour les missions de l'Amérique du Nord ; ordonné prêtre quelques semaines après, il s'embarquait bientôt à La Rochelle, restait trois mois en mer, et, dans les premiers jours d'août, arrivait à Québec. Il croyait n'avoir plus qu'à s'élancer au martyre. Il ne sera point martyrisé. Soixante années le séparaient encore de sa dernière année, et c'est à Québec qu'il mourra.

Le premier séjour du Père de Carheil dura jusqu'en août 1168. Deux ans pleins, qu'il consacra tout entiers à l'étude ardente des dialectes sauvages, apprenant d'abord le huron qui donne la clef des autres. Il les connut bientôt, et les connut à fond. L'heure sonna, enfin, l'heure attendue si longtemps, et le Père de Carheil entra dans la vie active du missionnaire. Après un long et difficile voyage il atteignit sa résidence, le bourg de Goyogouën, habité par une tribu de la terrible race iroquoise. Lorsqu'il arriva, c'était jour de fête ; on mangeait un esclave,

Le genre de vie qu'allait mener le Père de Carheil, une *Relation* de cette époque l'indique en ces termes : " Un missionnaire doit se résoudre à mener un genre de vie bien étonnant et dans un dénuement de toutes choses plus grand qu'on ne peut imaginer ; à souffrir toutes les injures de l'air sans soulagement ; à endurer mille impertinences et souvent bien des coups de la part des sauvages infidèles incités quelquefois par les démons, et cela, sans consolation humaine ;

à se trouver tous les jours dans l'eau et sur les neiges, sans feu ; à passer des mois entiers sans manger autre chose que du cuir bouilli ou de la mousse qui croît sur les rochers ; à travailler infatigablement, et, comme si on avait un corps de bronze, vivre sans nourriture, coucher sans lit, dormir peu, courir beaucoup, et parmi tout cela, avoir la tête prête à recevoir le coup de hache plus souvent que tous les jours, lorsqu'il en prendra fantaisie à un jongleur ou à quelque mécontent. Bref, il faut être barbare avec ces barbares, et dire avec l'apôtre : *Græcis ac barbaris debitor sum*, faire le sauvage avec eux, et cesser quasi de vivre en homme pour les faire vivre en chrétiens."

Voilà le programme d'existence qui séduisait tant le Père de Carheil. C'est que la première partie de ce programme ne comptait point à ses yeux. Il n'en voyait que la fin. La fin, c'était d'amener ces êtres à peine dignes du nom d'hommes, cette variété de l'espèce iroquoise, au plus haut degré de vraie civilisation qui se puisse atteindre ; à la connaissance, au culte de Jésus-Christ. On n'obtenait point ces résultats sans les inconvénients énumérés ci-dessus ! il n'importait guère ! D'ailleurs, pour le Père de Carheil, le dernier de ces inconvénients énumérés, celui qu'on présentait comme le plus grave, était justement ce qui compensait tout le reste. Passer les nuits dans la neige, se nourrir de cuir bouilli, c'est dur, sans doute ; mais cela devient très supportable, lorsque, en même temps, on vit avec l'espérance continuelle de recevoir un coup de hache. Le coup de hache, c'est le martyre. Et nous savons si le martyre après avoir sauvé des âmes, c'était la récompense qu'ambitionnait fermement, que désirait passionnément le saint religieux !

Ainsi, la première fois qu'il est en péril de mort, c'est, tout de suite, un sentiment d'allégresse qu'il éprouve. Il n'était encore à Goyougouén que depuis quelque temps. La veille, une femme avait expiré sans recevoir le baptême, malgré tous les efforts du Père de Carheil. Le missionnaire ressentait une affliction profonde. Il se livrait à sa douleur, quand on vint l'avertir que certains membres de la tribu exaspérés par son zèle, ont formé le dessein de lui "casser la tête." C'est le Père de Carheil qui, plus tard, en toute simplicité, a dit quelle impression avait produite sur lui ce premier avertissement. "L'amertume de mon cœur se dissipa et se changea en une extrême joie de me voir en danger de mort pour le salut des âmes." O sainteté ! . . . Les sauvages renoncèrent vite à leur projet homicide. Bien des fois encore, durant les quinze années qu'il resta parmi les habi-

tants de Goyogouën, le Père de Carheil crut toucher au martyre. Espoir toujours déçu !

S'il avait du moins pu faire tout le bien qu'il rêvait ! Hélas ! ces Iroquois étaient récalcitrants au plus haut degré ! Le missionnaire baptisa beaucoup de petits enfants au seuil de la mort ; mais il convertit relativement peu d'adultes. Les femmes ne se laissaient guère plus toucher par la grâce que les hommes. Pour arriver de temps à autre à ses fins, quelles avanies ne devait pas supporter l'apôtre, ce descendant de fiers gentilshommes bretons ! Ecoutez ce trait. Le Père s'efforçait d'amener au baptême une Iroquoise très gravement malade, rongée par les vers, tombant presque en pourriture. Il lui parlait avec son ardeur habituelle. " Je commençais, raconte-t-il, à concevoir quelque peu d'espérance, lorsque se tournant en furie vers moi, elle me prit au visage avec tout l'effort dont elle était capable, et assurément elle m'eût grièvement blessé si ses forces eussent égalé sa fureur ; mais elle était si faible qu'elle ne me pouvait faire le mal qu'elle voulait. Sa faiblesse fut cause que, lui abandonnant mon visage, je continuai mon instruction en lui disant que l'intérêt que je portais à son âme m'obligeait, quoi qu'elle fit, de ne pas la quitter." Le lendemain, la mourante recevait le baptême. Le Père de Carheil ne pensait plus à ce que lui avait coûté de peines cette conversion ; il avait sauvé une âme. Pour sauver une âme, est-ce qu'on regarde au prix ? Et le missionnaire se bornait à faire cette simple et sublime réflexion : " J'apprends, par l'exemple de cette malade, que je ne dois jamais abandonner personne, quelle résistance qu'elle puisse apporter, pendant qu'elle aura quelque reste de vie ou de raison, mon espérance et mon travail ne devant avoir de terme que là où Dieu en met à sa miséricorde." Quel admirable langage ! Et comme il est bien digne de l'apôtre qui, plongé dans la douleur, éprouvait un sentiment d'allégresse irrésistible en apprenant qu'il était en péril de mort.

C'est à la fin de l'année 1683 que le Père de Carheil quitta Goyogouën. Il avait cinquante ans. Après un assez long séjour à Québec, où il enseignait et prêchait avec zèle et fruit, mais aspirant toujours à reprendre la vraie vie du missionnaire, il fut envoyé dans un poste d'une grande importance, et qui exigeait un homme capable et expérimenté : à Michillimakinac, chez les Hurons. Ce n'était plus le même genre d'apostolat qu'à Goyogouën. Le Père de Carheil n'était point isolé, perdu en quelque sorte. Sa nouvelle résidence formait un centre, et souvent d'autres missionnaires passaient qui s'y repo-

saient un peu de temps. Et puis ces Hurons étaient chrétiens. Le Père de Carheil n'avait donc point à les convertir à la foi ; il avait à les maintenir dans la foi. On aurait tort de croire que la tâche fut toujours facile. Hélas ! au contraire, à cause des mauvais exemples (aggravés d'incitations coupables) que donnaient aux sauvages les traitants et les soldats européens. Michillimakinac se ressentait ainsi des avantages et des inconvénients qu'apporte avec elle une colonisation qui commence. Car Michillimakinac était à l'extrême-limite de nos possessions, et pour le père de Carheil, à la tâche du missionnaire se joignait celle de pionnier français. Alors comme à présent, nos missionnaires s'estimaient heureux de pouvoir rendre service à leur pays. Le Père contribuait de toute son influence à maintenir les peuplades d'alentour dans la fidélité à notre drapeau. Aidé par un chef nommé Kondiaronk (une admirable et touchante figure de sauvage), il surveillait les intrigues anglaises, les démasquait, les contrecarrait de son mieux. Il éclairait les autorités militaires sur les mesures à prendre. On écoutait ses avis, mais on ne lui en savait pas toujours bon gré ; on était loin de les suivre comme il aurait fallu. Au lieu de faire montre d'énergie, de protéger efficacement les tribus alliées, de châtier sérieusement les tribus hostiles, l'on négociait, l'on temporisait, l'on tâchait d'amadouer des sauvages respectueux seulement de la force, qui s'empressaient de conclure des ménagements gardés qu'on avait peur d'eux. Lorsqu'enfin il était devenu absolument nécessaire de sévir, on ne prenait encore que des demi-mesures ; on procédait par *petits paquets*. Comme les choses ont peu changé ! Et qu'il est rare pour les personnes, pour les Etats, que les leçons de l'expérience soient utiles ! Qui sait ? Peut-être, si l'on avait suivi les conseils des missionnaires, les conseils du Père de Carheil en particulier, si l'on avait réduit à l'impuissance les Iroquois, nos ennemis, au lieu de leur laisser toute licence de traquer, de détruire certaines tribus, nos amis ; peut-être alors, et même probablement, dans la lutte contre l'Anglais au Canada, la France, aidée par des auxiliaires confiants et forts, ayant, d'avance, affaibli ses adversaires, l'eût emporté. Nous posséderions encore cette vaste et belle colonie.

Le Père de Carheil passa les dernières années de sa vie, tantôt à Montréal, tantôt et surtout à Québec. Jusque dans une vieillesse avancée, jusqu'à l'heure où l'affaiblissement dû au grand âge ne lui permit plus le travail, il prêcha et s'occupa des âmes. L'ardeur, le feu qu'il mettait à remplir son ministère lui avaient acquis une vraie popula-

rité, une très sérieuse influence. Il était considéré comme un saint, ce prêtre qui ne négligeait aucune occasion, publique ou privée, de servir Dieu, d'exciter à l'amour de Dieu. Il parlait à tous comme il parlait aux siens : " Si vous êtes ma sœur, écrivait-il à Mlle de Bellevue de Carheil, si vous êtes ma sœur, aimez Dieu ; si vous êtes ma filleule, aimez Dieu ; si votre cœur est formé du même sang que le mien, aimez Dieu ; si vous avez le même père que moi, aimez Dieu ; si vous avez la même mère que moi, aimez Dieu. Ma langue n'a rien à vous dire, ma plume n'a rien à vous écrire que ces deux mots : Aimez Dieu ; tout le contenu de cette lettre est que vous aimiez Dieu." Cet amour de Dieu, cet amour de la sainte Eucharistie, c'est par le martyre qu'il aurait voulu montrer à quel point il l'éprouvait. Il en donne, du reste, des marques sensibles. Un jour déchirant sa poitrine, il grava sur son cœur les paroles de la consécration.

Est-il étonnant qu'autour du visage de ce prêtre, on crût voir l'aurole de la sainteté ? Est-il étonnant qu'on eût pour lui une sorte de culte, et qu'on implorât son intercession ? A-t-il fait, pendant sa vie, après sa mort, des miracles ? C'est à l'Eglise de prononcer sur ce point. Mais il reste des témoignages, des relations, qui paraissent l'établir d'une manière formelle. En tout cas, il a fait un bien immense.

Et maintenant, il va continuer de faire le bien, grâce à l'auteur de sa Vie, de cette vie si belle, si édifiante, racontée à souhait pour élever les âmes vers Dieu.

PIERRE VEUILLOT.

# LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ

Par le Cte de CHAMPAGNY.

---

## § V.

(Suite.)

Et tous mes jours recommenceront pareils, partagés entre le travail, la nourriture et le sommeil, sans un répit, sans une interruption, sans une fête pour mon âme, avec une monotonie qui à elle seule serait désespérante. Et, lorsque cette monotonie sera, malgré moi, interrompue par quelqu'un de ces grands coups qui écrasent toute force humaine, nulle force du dehors ne viendra à mon aide. Renversé à terre, je ne pourrai que demeurer à terre, et ma vie se passera ainsi jusqu'au jour où s'envelopera dans le sommeil de l'éternité cette âme à qui la vie n'aura jamais rien donné et à qui la mort ne promet rien.

En vérité, je ne puis me faire à cette idée qui me pénètre, non de colère, mais de compassion, que des créatures humaines, des êtres faits de la même argile que les plus grands génies et les plus grands saints, se condamnent à une pareille vie : que, dans leur haine impitoyable envers eux-mêmes, ils n'accordeut pas à leur pauvre âme une seule invocation le matin, une seule action de grâce le soir ; pas une prière (1), pas un jour de repos, pas un instant de relâche, pas un

1. "Le prie-Dieu est un meuble indispensable au bon ordre d'une famille ; où il n'est pas, il n'y a point de pénates."

verre d'eau pour sa soif, pas un bain d'une heure pour la laver de la poussière des affaires humaines ; rien qui la relève, rien qui la rafraîchisse, rien qui la retrempe, rien qui la soutienne : qu'ils vivent comme les ouvriers d'une mine, dans ce souterrain des affaires terrestres sans que, ni la nuit ni le jour, ni en aucune fête de l'année ni à aucune époque de la vie, ni même à l'approche de la mort, ils se donnent licence de remonter et de respirer l'air pur (1). Et, si au dernier jour ils ont un instant pour se recueillir, quel compte triste et humiliant ils se rendront à eux-mêmes de ces années passées sur la terre et uniquement consacrées à la terre, sans une heure, une minute, un acte, un mot, une pensée dont le fruit leur demeure ! N'est-ce pas là je ne dirai pas une vie coupable, mais une vie malheureuse, et surtout une vie secondaire, inférieure, diminuée, rabaisée ? Je demande à l'homme quelle joie et quelle satisfaction il éprouve à s'abaisser ainsi de tout un ciel comme disaient les anciens, nous pourrions traduire : de tout un infini.

On me dira peut-être : Il reste cependant de grandes choses et de douces choses en la vie. Ce sont les affections ; c'est la famille ; c'est l'étude, les arts, les sciences ; c'est encore, si l'on veut, la part que nous pouvons prendre à la vie collective des sociétés et des nations : choses qui nous consolent, nous soutiennent, nous relèvent, nous grandissent. " Oui, sans doute, il y a de grandes et belles choses sur la terre ; mais elles sont grandes et belles parce que la terre est voisine du ciel. — Les amitiés humaines sont douces et belles, mais parce qu'elles unissent des âmes. — Le mariage est chose sainte, la paternité est digne de respect, la famille est un lien sacré ; mais c'est parce que le mariage, la paternité, la famille sont institués pour des êtres immortels par leur immortel Souverain. — Les sciences sont grandes et pleines d'attraits, mais uniquement parce qu'elles sont l'étude et la contemplation de l'œuvre divine. — Les arts et la poésie sont un noble emploi des loisirs de l'homme ; pourquoi ? sinon parce qu'ils sont l'imitation des œuvres de Dieu et plus encore le déga-

(1) " Le prisonnier pour conserver ses forces physiques a besoin que par intervalles on lui fasse respirer un air pur. L'âme de même a besoin, pour ranimer ses forces morales, de ne pas rester sur cette terre qu'agitent les passions et de s'élever par la pensée vers le séjour de la paix. Un chrétien est heureux que sa religion l'oblige à la régularité dans la prière. Toujours au réveil, ses regards se dirigent vers le Père commun des hommes, toujours à la fin de la journée, sa pensée s'arrête sur les fautes qu'il a commises. Est-il rien de plus conforme à la raison que ces pratiques ? "



gement et la manifestation, par l'exercice de toutes nos facultés, de l'idéal divin qui est en nous.—C'est une noble chose aussi, pour ceux qui y sont appelés, que le gouvernement des peuples ; mais pourquoi ? parce que les peuples sont des âmes, et que ces âmes sont l'œuvre de la main divine ; parce que, même en leur procurant le pain matériel, on vient en aide au contentement, à la félicité, à l'amélioration d'une âme. Rien n'est grand qu'en Dieu et par Dieu,

Sans Dieu, en effet, qu'est-ce que tout cela pourra devenir ? Regardez, les grandes choses de la vie humaine vont se trouver bien petites. — Si jamais il est définitivement reconnu que les hommes n'ont point d'âme et que tout ce qui se passe en eux n'est qu'une certaine combinaison de molécules ; s'il est également reconnu qu'il n'y a pas de Providence et que l'espèce humaine vit au hasard sans avoir ni un auteur ni un maître, ni un principe ni un but ; engendrer, mettre bas, couvrir et allaiter des petits, n'est plus, ce me semble, une bien grande chose. C'est une fonction purement nécessaire, tout animale toute mécanique ; et quelle raison y a-t-il pour qu'elle implique, audelà du temps obligé, vie commune, affection, sollicitude, reconnaissance, respect ?

—S'il est bien entendu et définitivement proclamé qu'il n'y a pas d'idéal au monde et que cette nature visible est un rideau à travers lequel on ne peut rien voir, ou plutôt un mur de clôture au-delà duquel il n'y a rien ; qu'est-ce alors que cette chimérique prétention des arts d'ennoblir la nature visible et d'en faire un voile diaphane à travers lequel apparaît une pensée ? Les arts n'ont plus autre chose à faire que de calquer la nature visible, dans ce qu'elle a de plus vulgaire au lieu de la faire comprendre dans ce qu'elle pourrait avoir de grand ; et cette tâche-là, le photographe, quand il aura su reproduire les couleurs, l'accomplira bien plus sûrement que l'artiste. — Quant à la science, s'il est bien reconnu que ce monde n'est pas l'œuvre d'une pensée une, intelligente, harmonieuse, à quoi bon perdre tant d'heures à en étudier les lois, c'est-à-dire, à comprendre un système qui n'en est pas un ? On se réservera sans doute encore ce qui semblera pouvoir servir aux besoins matériels de l'homme ; mais qu'est-ce que la science quand on ne l'apprécie et ne la recherche pas pour elle-même et dans toutes ses parties ? Si on laisse de côté toute veine au bout de laquelle une parcelle d'or ne se fait pas deviner, on laissera bientôt tout de côté.—Quant au gouvernement des sociétés humaines, si les peuples ne sont qu'un troupeau qu'il s'agit de faire paître et d'exploiter, jusqu'à ce que bétail

et berger, rendus à terre, n'aient plus besoin de pâture ; en vérité, la fonction de pasteur n'a rien d'élevé ni de bien honorable. Ne serais-je qu'un humble valet de ferme ; quand je me dis que, par mon labeur, je fais fructifier pour mes frères les dons de Dieu, qu'associé, pour ainsi dire, à sa providence, je leur distribue le pain du corps : afin que leur âme puisse plus librement goûter le pain céleste dont elle a besoin ; je sens que ma tâche est grande, noble, sainte. Mais si je suis roi et si je ne considère mes sujets que comme d'anciens singes, plus ou moins perfectionnés par un incompréhensible hasard, et qu'un hasard plus aisément compréhensible peut un de ces jours rendre à leur état de singes : en vérité, ma royauté simienne est un des plus sots métiers qui soient au monde.

Avec la pensée de Dieu, les choses les plus basses, les plus corporelles, les plus petites grandissent et s'ennoblissent : sans la pensée de Dieu, les plus belles, les plus glorieuses, celles du moins qu'on tenait pour telles, s'abaissent et se rapetissent. Ce sont comme des couleurs qui se ternissent lorsque le jour s'obscurcit ; comme des plantes, qui, transportées dans un sol pauvre et aride, perdent leur vigueur, leur taille et leur beauté.

## § VI

S'il méconnaissait ces vérités, que deviendrait le genre humain ?

Mais non ! j'ai hâte de le dire, nous n'en sommes pas encore venus là. La fatale révolution qui séparerait l'homme de la pensée divine est loin d'être accomplie ; le divorce heureusement n'est pas consommé. Ils ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le croire ceux qui vivent exclusivement de cette vie terrestre sans rapport aucun avec le ciel. Qui sait ce qui se passe en bien des consciences, souvent en désaccord avec ce qui paraît au dehors ? Qui sait si bien des âmes étouffées et refoulées, ne se révoltent point par moments ; si la pensée, la réflexion, l'invocation, la prière ne se cachent pas souvent au fond des cœurs, tandis que, selon l'étiquette obligée, l'œil demeure sec et le visage demeure froid ? Et cela, chez ceux mêmes que l'on soupçonne le moins et sous la parfaite uniformité d'une vie toute matérielle. Qui sait si la vérité ne se glisse pas comme un larron et ne donne pas clandestinement à cette âme affamée et captive des instants de rafraîchissement et de liberté ? Qui sait, si aux

grands jours de la vie, aux jours des grandes joies et surtout aux jours des grandes douleurs, l'homme ne se trouve pas terrassé par la foudroyante certitude de son impuissance, et si alors sa prière, presque honteuse d'elle-même, ne monte pas vers le seul Être puissant devenu évident ce jour là ? Au chevet d'un malade aimé, on baisse la tête, on met son front dans ses mains, ou même on s'échappe, on va dans la pièce voisine et là, peut-être, comme on est seul, on ose s'agenouiller et à demi-voix, on répète... quoi ? Peut-être une prière apprise dans l'enfance et aujourd'hui à moitié oubliée. Mais, sans parler de ceux qui prie ainsi malgré eux ; combien de milliers d'âmes, aujourd'hui encore, prient volontairement, habituellement, ouvertement ! Combien l'atmosphère où nous vivons est heureusement encore embaumée de prières, non-seulement des prières de tant de générations passées, mais des prières de la génération présente ! comme elle est loin encore d'être brisée, malgré les efforts qu'on a faits depuis cent ans, ou pour mieux dire, qu'on a toujours faits, la tradition qui, depuis soixante siècles au moins, unit l'homme à son Créateur ! Et que de victoires la négation aurait encore à remporter, si jamais pour notre malheur elle devait conquérir le monde !

Examinons cependant, s'il se produirait autour de nous quelques symptômes de cette abaissement de la vie humaine que nous présentions tout-à-l'heure. N'exagérons rien, ne nous appuyons sur rien qui puisse varier selon les goûts personnels. Pour être sûrs de ne pas nous tromper, écoutons surtout les aveux, je m'exprime mal, les chants de triomphe des adulateurs du siècle présent.

Nous parlions tout-à-l'heure de la famille. — A la fin du dernier siècle, quand on a entrepris de mettre Dieu en dehors des affaires humaines, on a commencé par le mettre, autant qu'on l'a pu, en dehors de la famille ; on a ôté au mariage son caractère religieux. En certains pays on a cherché, par des raisons que je ne veux pas apprécier, à restreindre le mariage ; on lui a opposé de telles entraves qu'aujourd'hui plus d'une cité de l'Europe voit naître autant de bâtards que d'enfants légitimes (1). En tous pays, une certaine secte économiste a prêché contre la paternité, devenue à ses yeux presque un délit, en même temps que l'infanticide et l'avortement deve-

(1) Dans le Mecklembourg-Schwern les naissances illégitimes étaient dans la proportion en 1800, d'une sur 16 ; en 1851, une sur 4 5-10 ; de 1850 à 1855, une sur 4 8-10. Dans 250 localités, en 1851, elles formaient plus que le tiers ; dans 209 plus de la moitié.

naient des actions utiles (1). Puis arrivaient à la suite la littérature, le roman, le théâtre, avec leur culte du demi-monde, leurs satires des pères de famille, leurs histoires d'amour qui, au lieu de finir comme jadis par le mariage, commencent le lendemain du mariage. Voilà les progrès de notre siècle ! Voilà ce que nous avons fait pour rehausser la famille, pour ajouter au respect dû au mariage, pour honorer la paternité ! Direz-vous que la religion de la famille n'a pas déchu en même temps que la religion de Dieu ?

Nous parlions des arts et des lettres.—Voici un progrès dont on se vantait il y a peu de temps encore, dont on se vante peut-être encore aujourd'hui : On avait, disait-on, aboli l'idéal. En effet, le journal à un sou était bien près de détrôner l'éloquence et la poésie. La peinture d'histoire, la peinture grandiose disparaissait ; la peinture de genre et la peinture de portrait elle-même cédaient le terrain à l'art mécanique du photographe. L'architecture, depuis vingt ans, se vouait principalement à construire des cafés ayant des prétentions de palais et des palais ressemblant à des cafés. Cela s'appelait du réalisme et on voguait à pleines voiles et avec des chants de triomphe sur cet océan du réalisme.

Dans la philosophie s'opérait un progrès semblable.—Après avoir erré de doctrine en doctrine, toujours parce que qu'on fuyait l'idée de Dieu (2) on venait à proclamer le rien absolu. On renonçait à

(1) On a proposé en Angleterre l'extinction des nouveaux-nés par l'acide carbolique comme moyen de destruction sans douleur (*painless extinction*).

M. Proudhon cite un docteur qui indique des procédés nouveaux d'avortement. (*Dictionnaire d'économie politique v. Population* § 5).

Je ne puis ici que rappeler la multiplicité toujours croissante des infanticides et des avortements, constatés par de déplorables procès en Cour d'assises, et encore n'est-ce que le moindre nombre de ces crimes qui tombent sous la main de la justice. On sait qu'aujourd'hui l'avortement et surtout l'infanticide (l'infanticide par inanition que pratiquent les nourrices trop souvent d'accord avec la mère) est devenu une industrie presque patemment exercée. Les documents abondent sur ce sujet ; je me contente de citer, entre bien d'autres, le livre court et substantiel du docteur Brochard (*De l'Allaitement maternel*, Paris 1868) où il constate la fréquence de ces crimes, et l'affaiblissement de la population qui en est le résultat.

(2) Voici ce que disait un témoin non suspect, M. Saisset : " Du sein de toutes les écoles où se concentre le travail de l'intelligence, partent des courants d'idées contraires, écossaises, allemandes, sceptiques, panthéistiques, matérialistes. Et toutes ces idées concourent à effacer dans les âmes l'idée naturelle, l'idée sainte d'un Dieu personnel, libre et intelligent, juge et père du genre humain. Comment assister à un tel spectacle sans se demander où va notre siècle et sans faire un triste retour sur son passé ? Voilà donc où nous en sommes après cinquante ans de travail et d'efforts. "

rien savoir des chose de l'esprit pour s'en tenir à celles du corps; on jugeait que jadis le cerole avait été trop vaste, les visées de la science trop ambitieuses, il était à propos de la restreindre à la pure connaissance des faits matériels. A bien dire, ce n'était point là de la philosophie; c'était du *positivisme*, et le *positivisme*, cette négation de la philosophie, était disait-on, toute la philosophie de notre siècle. Encore une fois je ne discute pas ici: on veut que ce soient des progrès; mais ces progrès, qu'ont-ils ajouté à la dignité et à la grandeur de la vie humaine?

Au temps dont je parle (ce temps qui est à la fois si près de nous, et si loin de nous), se produisait un petit fait qu'on a peut-être oublié aujourd'hui, mais qui m'a frappé à cette époque comme un symptôme de l'abaissement progressif de la pensée publique. En 1867, une fête, soi-disant pacifique, annoncée à grand fracas, réunissait dans notre capitale cinq ou six souverains étrangers. Ils profitaient, pour cette solennelle partie de plaisir, des loisirs que leur laissait la politique. Mais quels furent leurs délassements? Quels témoignages d'intérêt donnèrent-ils aux arts, aux sciences, aux lettres? Parla-t-on beaucoup des monuments, des chefs-d'œuvres, des musées, des académies, des bibliothèques, des églises, des établissements charitables auxquels ils donnèrent officiellement une marque d'intérêt? Eut-on à citer des mots échappés à leur esprit ou à leur cœur? Il sembla au contraire que, les dîners et les réceptions solennelles terminés, toute leur attention appartint aux farces des boulevards, aux courses du bois de Boulogne et aux personnages, femmes et chevaux, qui y figuraient. Quels hommes étaient donc ces souverains? Tout simplement des hommes de leur temps, et qui prenaient les goûts de leur temps pour le flatter. Les aïeux, eux aussi, étaient de leur siècle et flattaient leur siècle, mais d'une autre manière; alors le czar Pierre, Joseph II, le prince de Prusse, et même en 1814, les souverains amenés dans nos murs par l'invasion, s'associaient aux goûts intellectuels de la nation, admiraient ses chefs-d'œuvres, cherchaient à plaire dans les salons, caressaient les hommes illustres. Aujourd'hui ce sont les chevaux que l'on caresse. Sans doute, les princes de 1867 exagéraient, et croyaient leur temps plus matériel et plus *réaliste* encore qu'il ne l'était; quelque chose d'un peu plus intellectuel ou d'un peu plus intelligent ne leur eut pas nui autant qu'ils le pensaient. Mais enfin, c'est ainsi qu'ils jugeaient leur siècle.

(A suivre)

# LES NOELLET

## PREMIERE PARTIE

### I

Comme ils sont tristes ces soirs d'octobre ! Il y a dans l'air une moiteur qui fait mourir les choses. Les feuilles tombent, comme lasses de vivre, sans le moindre vent qui les chasse. Des troupes d'oiseaux reviennent au nid. Et par le chemin qui monte, un chemin creux de la Vendée angevine, que les orages nettoient et qu'émondent les chèvres, un jeune gars rentre à la ferme, à cheval sur la Huasse.

Elle n'est plus belle, la Huasse, avec ses poils blancs ébouriffés, son ventre énorme pelé par l'attelage, sa crinière en éventail, qui lui donnent l'air d'un chat-huant. Elle va son pas résigné de serviteur usé à la peine, traînant sur les cailloux les traits pendants de son collier, tandis que, par devant, son poulain gambade, comme un petit chevreuil, blond et fou. Son cavalier ne la presse pas. Ils sont, elle et lui, presque du même âge. Depuis quinze ans qu'il est au monde, elle l'a si souvent porté sur son dos, de cette même allure maternelle que rien n'étonne ! Maintenant, c'est sa compagne de labour. Toute la journée, ils ont hersé ensemble dans les terres basses. La chaleur était grande, les mottes étaient dures. Tous deux sont las. Il la laisse donc aller, la bonne bête, aussi doucement qu'elle veut, les yeux mi-clos, et lui, tranquille, dépassant la haie de toute sa tête baignée de lumière, il regarde cette campagne superbe dont il est l'enfant.

A gauche, la pente roide du coteau, l'Evre tordant ses rives plantées d'aulnes autour d'un mamelon boisé, des prairies au delà, puis l'autre coteau qui remonte, couronné comme d'une aigrette, par le château blanc du Vigneau. A droite, au contraire, les champs s'élè-

vent en courbes régulières, par longues bandes de cultures diverses, et dont les tons se fondent à mesure que la lumière décroît. Pierre connaît leurs maîtres, celui de ces chaumes où filent deux rangs de pommiers, celui de ces grands choux où des perdrix rappellent, et de ce guéret d'où monte l'haleine des terres fraîchement remuées. En apprenti qui commence à juger les choses, il songe que la métairie paternelle est mieux cultivée, mieux fumée, reconnaissable entre toutes à la hardiesse de ses labours, à la beauté de ses moissons. Et ce n'est pas étonnant : les voisins sont tous plus ou moins gênés, ils travaillent pour d'autres, écrasés de leurs lourds fermages, tandis que son père ! . . .

Voici justement le premier champ de la Genivière. L'horizon s'élargit démesurément. On voit, à présent, par l'ouverture de la vallée, la succession lointaine des collines, jusqu'à Gésté, jusqu'à Saint-Philbert-en-Mauges, des clochers fins sur le ciel, des futaies comme des brumes violettes. Oh ! tous ces petits villages aux toits de tuiles gauffrées, qu'anime un dernier rayon de jour ! Des bruits se croisent : appels des coqs dans les fermes et des merles dans les fossés, roulements de chariots, jappements des chiens qu'on détache, voix qui partent des maisons vers les hommes attardés au loin, un pas qui sonne on ne sait où et que bientôt l'herbe étouffe. Et les étoiles s'allument là-haut, d'où descend par degrés, sur la terre de Vendée, le calme immense de la nuit.

Parvenu au point culminant du chemin, et prêt à descendre vers la Genivière, Pierre Noellet arrête un instant la Huasse et se dresse, les yeux tournés à droite, vers une masse sombre, comme une tache noire dans le crépuscule. C'est le château de Landehue dans l'ombre de ses grands arbres. Un point ardent brille à l'une des fenêtres : "Ils sont arrivés !" pense le jeune gars. Ses yeux s'animent, il sourit. Pourquoi ? une joie d'enfant, des souvenirs qui lui reviennent. C'a été si triste, tout l'été, de voir cette maison fermée, sans maître, sans vie. Pour la première fois, M. Hubert Laubriet a passé la belle saison loin de la Landehue. Dès lors, plus de train de voitures et d'invités, plus de chasses, plus de fanfares, plus rien. Mais les hôtes du château sont revenus, et la preuve en est sûre.

Pierre Noellet est content, et, talonnant la Huasse, il se met, pour s'annoncer, à siffler une chanson du pays.

Au même moment, M. Laubriet entrait dans la cour de la Genivière, formée par trois bâtiments : la grange le long du chemin, puis,

perpendiculaires à cette première construction, et séparées d'elle par un large passage, l'habitation du fermier d'un côté, l'étable et l'écurie de l'autre. Du dernier côté, rien ne fermait la vue : c'étaient des cimes d'arbres descendant le ravin de l'Evre, et, par-dessus, la vallée ouverte.

Le châtelain aimait le site de la Genivière, métairie qui avait jadis appartenu à la famille de sa femme, il aimait surtout le métayer, un des hommes les meilleurs et les plus riches du pays. Il allongea son visage maigre et fin, encadré de favoris gris, au-dessus de la demi-porte d'une pièce, tout à l'extrémité de la maison.

— Bonjour, métayère ! dit-il.

La métayère, ayant achevé de mettre le couvert, s'appretait à tremper la soupe. Un large pain rond appuyé sur la hanche, elle coupait, d'un geste régulier, des tranches de pain qui s'amoncelaient au creux de la soupière. La flambée de l'âtre, dansante au gré du vent qui venait un peu de partout, éclairait en travers la paysanne, de taille moyenne, sèche et nerveuse, son visage régulier, mais vieilli avant le temps, ses yeux très noirs où vivait une âme maternelle qu'on sentait prompte à s'alarmer, puis la table et les bancs de cerisier ciré, l'échelle au pain suspendue aux solives, et, de chaque côté de la porte donnant accès dans la pièce voisine, deux lits à quatre quenouilles, garnis, suivant l'ancienne mode, de rideaux de futaine grise et de couvertures jaunes.

Quand Perrine Noellet vit s'avancer le châtelain, elle posa le pain sur la table, et releva prestement un coin de son tablier dont l'endroit n'était pas sans doute immaculé.

— Bonjour, monsieur Hubert, dit-elle. Vous voilà donc de retour ?

— Bien tard, n'est-ce pas ? Nous arrivons de Suisse et d'Italie, un voyage de trois mois dont je me serais dispensé volontiers, car, nous savez que j'aime avant tout ce pays-ci, ma Landehue, mes bois et ma paroisse du Fief-Sauvin. Mais, que voulez-vous, mes filles m'ont entraîné : quand les enfants grandissent, on ne leur résiste plus si bien.

— Pourquoi, par exemple ?

— Oui, oui, je sais, métayère, chez vous c'est l'ancien régime, l'autorité paternelle des jours passés, tandis que moi, je suis moderne, je gâte un peu mes filles. Croiriez-vous que Madeleine ne veut plus se contenter de son poney et de son petit panier : elle me demande un cheval de chasse. Ah ! les enfants !

— Une bien belle demoiselle que vous avez là, monsieur Hubert.



— Vous trouvez ? dit M. Laubriet, avec un sourire flatté. Comment va le métayer ?

La figure de Perrine Noellet s'épanouit.

— Tenez, dit-elle, en regardant la porte : c'est lui !

L'homme, apercevant M. Laubriet, s'était arrêté sur le seuil. Sa haute taille occupait presque toute l'ouverture de la porte. Il avait la tête forte, le visage carré et sans barbe, les lèvres minces les yeux enfoncés sous des buissons de sourcils, une physionomie grave et un peu rude. Ses cheveux, courts sur le front, retombaient en mèches roulées sur le col de la veste. Quarante-cinq ans de service au soleil ne l'avaient ni décharné ni voûté, et rien qu'à le voir s'avancer vers son hôte, le regard droit, et lui serrer la main avec une familiarité respectueuse, on eût divinisé l'honnête homme, de race ancienne et maître chez lui.

Derrière le père, les enfants entrèrent, une petite d'abord, Antoinette, coiffée d'un bonnet noir d'où sortait une mèche dorée, et qui vint tendre sa joue, d'un air innocent, à M. Laubriet ; Pierre, le cavalier de la Huasse ; Jacques, son cadet, pâle et fluet, aux grands yeux doux comme des pervenches, enfin, l'aînée de tous, Marie, une fille brune, déjà sérieuse, qui s'en alla se ranger près de sa mère, en rabattant ses manches qu'elle avait relevées.

M. Laubriet promena ses regards autour de lui, et, les fixant sur Marie :

— Dix-sept ans, n'est-ce pas métayer ?

— Oui, monsieur Hubert.

— Ça te vieillit, mon bonhomme.

— Ça nous vieillit tous, répondit le paysan dont les lèvres hâlées se plissèrent d'un demi-sourire.

— Et mon filleul ! reprit le châtelain en désignant Pierre. A-t-il grandi ! Quel âge a-t-il à présent ?

— Quinze ans.

— Est-ce vrai, mon garçon, ce qu'on m'a raconté ? Tu fais du latin avec l'abbé ?

La tête baissée et l'air mécontent, Pierre regardait le bout de ses sabots.

— Réponds donc, mon Noellet, dit la métayère, dont un peu de fierté, comme une flamme, illuminait le visage : puisque monsieur Hubert te parle, réponds donc !

Le jeune gars, sans lever la tête, leva à demi les yeux, le temps

de montrer qu'ils étaient plus clairs et plus durs que ceux du père, et, d'un ton où perçait la vanité blessée :

— Je fais même du grec, dit-il.

— Voyez-vous cela : même du grec ! L'an prochain, tu seras au collège de Beaupréau, je parie ?

— Puisque c'est mon idée, répondit le père.

— J'en suis ravi, dit M. Laubriet. Lis, travaille, instruis-toi. mon Pierre, intelligent comme tu l'es, tu auras bientôt rattrapé les autres. Et vous tous, bon appétit ! je n'ai pas voulu passer ma première journée à la Landehue sans dire bonjour à la Genivière. Voilà qui est fait ; je me sauve.

Et tandis que M. Laubriet se retirait, salué par un concert de voix jeunes, disant : " Bonsoir, monsieur Hubert ; adieu, monsieur Hubert à vous revoir, monsieur Hubert ", il se pencha vers le métayer qui l'accompagnait.

— Toi, mon bonhomme, dit-il, je te félicite : un fils prêtre, un autre laboureur, l'image de notre Vendée. Il est gentil, ton Pierre.

— Je ne dis pas non ; un peu trop fiérot seulement. Ça lui passera, j'espère, puisque le bon Dieu le veut pour lui. Mais Jacques sera plus facile, monsieur Hubert.

— Vraiment !

— Plus chérissant pour la mère. Et vaillant au travail avec ça, comme un poulain : il n'arrête qu'à bout de forces.

— Un vrai métayer, alors ?

— Tout à fait.

— Tu es un heureux homme, Julien, ne te plains pas.

Le paysan était arrivé au bord du chemin qui longe la grange. Il serra la main de M. Laubriet, et répondit, de son ton tranquille, un peu traînant.

— Je ne me plains pas non plus, allez !

Puis il revint à la maison où tout était bruit de voix, et de rires d'enfants, et de sabots claquant sur la terre battue. Un valet de ferme rentra derrière lui. Les hommes allèrent prendre leur cuillers attachées au mur par une bride de cuir. Ils s'assirent autour de la soupe fumante. Les femmes mangèrent debout. çà et là, suivant l'usage, causant peu, écoutant ce que disaient les hommes du travail de la journée et de celui du lendemain, par phrases courtes, sentencieuses, coupées de silences qu'imposait la faim vorace.

Un air de prospérité marquait cette ferme et cette famille. Les parents étaient sains, les enfants d'allègre venue. Le domestique-

Jui-même robuste et sérieux, attestait le point d'honneur du maître. Le plat de terre brune, plein de lard au chou, le saladier à fleurs bleues que surmontait un dôme de laitues fraîches, n'avait pas une écornure. Tous les meubles luisaient. Dans les étables, d'où arrivait par moments le roulement des chaînes à travers le bois des crèches, il y avait les animaux les mieux nourris de la contrée, des vaches laitières dont le beurre faisait prime sur le marché de Beau-préau, six bœufs superbes à voir quand ils labouraient ensemble, la vieille Huasse et son poulain, et des porcs et des bandes de poules et d'oies, sans parler du bouc, animal solennel, réputé indispensable à la santé des troupeaux. Pour faire vivre tout ce monde, bêtes et gens, 25 hectares de terre cultivés suivant une tradition un peu routinière, mais avec beaucoup de soin : car Julien Noellet est chez lui, à la Genivière ; c'est son bien, sa propriété, le fruit des efforts de plusieurs générations d'ancêtres.

Oh ! tous ces disparus, tous ces passants obscurs de la vie qui dorment à présent leur dernier sommeil dans les cimetières voisins, comme ils l'avaient souhaitée, l'indépendance de la propriété, comme, pour l'acquérir, ils avaient travaillé, peiné, épargné ! De ferme en ferme, dans leur long pèlerinage à travers les Mauges, sous des maîtres différents, une même pensée les avait suivis. Quand ils rentraient, le soir, l'échine tordue par la fatigue, au coin de leur feu, dans la demi-obscurité qui leur économisait une chandelle de résine, ils voyaient, par-delà la mort qu'ils sentaient venir, une maison blanche, éclairée, une maison à soi où quelque arrière-petit-fils règnerait en souverain. Leur misère se consolait avec la joie de cet autre en qui se réaliserait l'ambition de toute une race. Ils mouraient : l'épargne grandissait pour l'ainé, plus ou moins lentement, selon les années et le hasard des récoltes, jamais touchée jamais engagée. Un mariage avait tout à coup doublé l'avoir, et, avec l'argent caché dans un pot de grès, avec le prix d'une petite closerie qu'il possédait sur la paroisse de Villeneuve, avec la dot de sa femme, le père de Julien Noellet avait acheté la métairie de la Genivière, vendue dans un moment de gêne par les anciens propriétaires du domaine de la Landehue.

Il vivait donc, cet héritier, d'un si opiniâtre labeur, considéré pour sa fortune, la plus grosse qu'il y eût dans le canton parmi les paysans, plus encore pour son caractère. En lui se trouvaient l'esprit d'ordre qui avait fait la force de l'espèce, les mêmes soucis d'acquérir, avec cette libéralité en plus que donne l'aisance honnê-

tement acquise, et jusqu'à cette belle figure où s'épanouissait un sourire de tranquille confiance quand il regardait les siens. Il aimait la terre d'un amour profond et soigneux, il faisait l'aumône, il croyait. Oui, le rêve des aïeux était bien réalisé, et ce rêve habitait la maison blanche de la Genivière, sur le coteau du Fief-Sauvin, devant les mêmes horizons qu'ils avaient vus, sous le même ciel large ouvert.

## II

C'était bien vrai. Pierre commençait le latin sous la direction de l'abbé Heurtebise, curé de Villeneuve, la plus petite des deux paroisses entre lesquelles se divise la commune du Fief-Sauvin.

Tout enfant, dès l'école primaire, il s'était distingué de ses camarades par une incroyablement ardeur d'apprendre et de dépasser les autres. Son frère Jacques, d'un an à peine moins âgé que lui, lisait mal et avec ennui, n'écrivait que sous l'œil du maître, par servitude, et ne pensait qu'à des choses simples, comme tous les petits gars du bourg : à ses sœurs, à des pièges qu'il avait tendus, à un nid qu'il "savait" et qu'on dénicherait au sortir de l'école, à galoper par les champs, tête nue, criant, piaffant au soleil de quatre heures du soir, et surtout à Pierre qu'il aimait follement.

Pierre c'était pour lui le vrai maître, une sorte de génie ayant autorité, un être qui décidait et commandait à son gré. Nul autant que Jacques ne se réjouissait des succès de Pierre. Il courait en avant le samedi, — jour de paye pour les écoliers comme pour les hommes, — arrivait en nage à la ferme et criait ; " Pierre a la croix ! maman, Pierre a la croix ! " Tout triomphant, il embrassait la mère qui lui demandait ; " Et toi, mon Jacques ? " Il faisait une petite moue pour montrer qu'il n'avait rien, lui ; mais cela ne durait guère : tout le monde n'est pas né pour la croix et tout le monde n'y tient pas. Un instant après, l'aîné, entraît, fiérot comme disait le père, ses livres sous le bras et le poing sur la hanche. Il se laissait embrassé et complimenter, et vite allait s'asseoir à une table achetée exprès pour lui, réservée pour ses livres et ses cahiers, — un luxe inouï, à la Genivière, — tandis que Jacques criait sur les bœufs qui s'attachaient dans l'abreuvoir, ou ramenait les moutons des prés. " Quel dommage que ce garçon-là ne soit pas poussé, disait souvent l'instuteur, il irait loin ! "

Rien qu'à voir les deux frères on devinait ces différences de na-

tures : le cadet, grandi trop vite, penché en avant comme un rejeton de peuplier sans tuteur, avait une figure de petite fille, rose pâle semée de taches rousses, des yeux bleu clair où il n'y avait que de la vie et de la joie de vivre. Leste et sauvage, il fuyait pour un colporteur, pour un marchand de moutons qui entraît dans la cour de la ferme. Hors ce cas rares, il ne s'écartait pas volontiers de la maison, aidait le père, aidait les sœurs, aidait le valet.

Tout son cœur tenait dans sa Genivière et s'y trouvait heureux. Pierre était tout différent. Physiquement, il ressemblait au père : brun, largement taillé, les traits réguliers. Sa mâchoire carrée, surmontée d'une bouche très fine, annonçait une volonté énergique ; mais les yeux surtout indiquaient une nature puissante. Bleus ou verts, on ne savait trop, enfoncés qu'ils étaient dans l'ombre blonde de l'orbite, ils avaient un regard ardent, droit, le regard sans nuances des êtres forts qui vont brusquement d'un extrême à l'autre. Pour un reproche, pour une contrariété même légère, ils s'animaient et flambaient. Au repos, ils étaient un peu hautains, rarement ils s'attendrissaient. La mère les aimait cependant les yeux sombres de son Pierre, et souvent, quand elle les rencontrait fixés sur elle, il lui arrivait de songer, elle aussi : " Mon Noellet n'a pas son pareil dans toutes les Mauges ! "

Peut-être même l'avait-elle dit. Ni ces mots ni la flatterie muette de ces sourires qu'il provoquait autour de lui n'échappaient à l'enfant. Vers treize ans, il sortit de l'école, et, de suite, remplaça le second valet que le père congédia, tout content d'être aidé par son fils. Mais, chose rare dans les campagnes, l'écolier survécut à l'école, il resta liseur et curieux de savoir ; son esprit n'était point au labour ni même à la joie âpre de la moisson. Pierre travaillait bien, mais sans goût ; il avait une façon de se retirer à l'écart, aux heures de relâche, au lieu de rire avec les autres, tandis que le harnais soufflait, une manière indifférente de regarder les bêtes de l'étable, dont le père s'attristait, lui dont la terre était l'unique orgueil. Son plaisir était de lire à la veillée ou le dimanche, les livres empruntés à une bibliothèque paroissiale, fondée par les Landriet au Fief-Sauvin, des fragments de journaux dans lesquels étaient enveloppés les coiffes ou les souliers de ses sœurs achetés à Beaupréau, les affiches placardées sur les murs. Aux foires, où il suivait le père à présent, il écoutait les conversations des marchands de grain et de bestiaux, qui voyagent beaucoup et raisonnent un peu sur tout. Mille choses le frappaient que le père ne remarquait pas, bien qu'il

les entendit également. Il y songeait en travaillant aux champs. Et ainsi se formait autour de l'enfant une atmosphère d'idées et d'imaginations où il vivait confiné. Chaque jour la distance croissait entre son esprit, ses jugements, ses goûts et ceux de ses parents. Eux le sentaient vaguement, lui plus nettement. Une inquiétude ambitieuse l'agitait ; un désir de s'élever, sans cesse excité par les hommes, par les choses, par cette influence mystérieuse qui vient de tous côtés, par-dessus les collines, les clochers, les rivières, jusqu'aux métairies des vieux pays, jusqu'aux humbles toits situés très loin des centres, comme était la Genivière sur son coteau boisé. Il ne s'ouvrait d'ailleurs à personne, et nul n'aurait pu dire ce que pensait Pierre Noellet.

Brusquement, le lendemain de ses quatorze ans, il déclara qu'il voulait être prêtre. Cette vocation n'avait rien d'étonnant dans ce pays de la Vendée, terre sacerdotale où, depuis comme avant la révolution, Dieu lève chaque année une dime de jeunes hommes. La mère en fut ravie. Elle envoyait, dans le fond de son âme, plusieurs femmes du bourg qui avaient un enfant ou curé ou vicaire et qu'on voyait se promener avec lui, à de rares intervalles, émues, partagées et comme embarrassées entre la tendresse pour le fils et le respect pour le prêtre. Aussi n'hésitait-elle point à dire oui. Elle eût voulu que le père fit de même. Mais il refusa de donner, pour le moment, aucune suite au projet. Pour une idée d'enfant toute nouvelle et qui ne durerait pas sans doute, se priver d'un aide déjà utile, renoncer à l'espoir de le voir un jour prendre la direction de la métairie, l'éloigner et s'obliger pour des années à de lourdes charges, la pension à payer, les livres, les habits, vraiment non ! Il fallait attendre au moins douze mois avant même d'y réfléchir. Et pendant une année entière la question ne fut pas une seule fois agitée entre Julien et son fils. Pierre laboura, hersa, coupa les luzernes et les foins comme un futur métayer, sans une plainte, sans une allusion à ce qui les avait divisés.

Mais l'année expirée, vers septembre, il réitéra sa demande. Cette fois, on ne pouvait plus raisonnablement exiger un nouveau délai. Il fallait consentir ou refuser. Le métayer se résigna. Il alla parler de l'affaire au curé de Villeneuve, l'abbé Heurtebise, qui fit venir l'enfant, l'interrogea et répondit : " Il y a du pour, il y a du contre. Mais comme il y a plus de pour que de contre, et que, d'ailleurs, on ne sait jamais, envoyez-le-moi trois fois par semaine, j'en fais

mon affaire : il entrera l'année prochaine au collège de Beaupréau, et pas en huitième, je vous en réponds ! ”

Depuis lors, Pierre Noellet se rendait au presbytère de Villeneuve, son sac sous le bras. Ce vieux sac, une poche de cuir autrefois jaune traîné sur les bancs de l'école, ayant servi tour à tour de massue, de coussin, de boîte à transporter les œufs d'oiseaux dénichés, tout sali et déformé qu'il fût, Pierre le portait fièrement à présent qu'il pouvait montrer à l'intérieur des livres latins, des dictionnaires, de grosses histoires grecque et française, et des cahiers de devoirs demi-cartonnés comme pas un gars de son âge n'avait eu l'honneur d'en posséder ou d'en voir seulement. Il rencontrait souvent par les chemins de ces anciens compagnons de lecture ou d'écriture. Leurs étonnements le flattaient. Il leur faisait peser ses dictionnaires, à bout de bras. Et c'était bien autre chose quand l'écolier, ouvrant au hasard, devant ces apprentis bouviers, le *De viris illustribus* du bon Lhomond, leur faisait épeler une phrase de latin.

— Comprends-tu ? demandait-il

— Nenni, répondait le gars.

— C'est pourtant bien facile, reprenait Pierre en haussant les épaules : ça veut dire qu'Épaminondas mourut à Mantinée.

Épaminondas, Mantinée, il n'en fallait pas davantage pour être réputé savant au Fief-Sauvin, et Pierre Noellet ne tarda pas à devenir, dès le début de ses mystérieuses études classiques, l'objet d'une certaine considération parmi ceux de son temps et même parmi les anciens.

Ainsi, quand il se rendait au presbytère de Villeneuve, il lui fallait traverser le bourg de Fief-Sauvin dans toute sa longueur et faire encore un bon kilomètre au delà : dans le trajet, il passait devant plus d'une maison amie d'où partaient à son adresse un mot aimable ou plaisant, un salut, un petit hochement de tête, signes révélateurs d'une importance naissante. Fauvêpre, le maréchal-ferrant et charron, un gros homme jovial dont la forge est à droite, tout au haut de la côte, s'arrêtait de ferrer, et lui criait, tenant toujours le pied du cheval sur son tablier de cuir ; “ Bonjour, rosa la rose ! ” l'épicier en demi-gros et détail, le père Huet, toujours à trois pas de la porte, ce qui lui permettait de dire “ Après vous ” au client qui entrait, et de s'acquérir une réputation d'urbanité, dodelinait de la tête en le regardant ; la mère Mitard, la rentière hydropique, souriait à travers les vitres de sa maison neuve ; l'aubergiste, un

libéral, haussait les épaules et lui jetait : "C'est-y pas dommage de faire un curé avec ça ; grand fainéant, va !"

Il y avait aussi, tout à l'extrémité du Fief, sur la gauche, la maison de Nicolas Rainette, un tisserand qu'on trouvait plus sûrement au cabaret qu'à son métier. Mais si le père n'était pas exact à l'ouvrage, la fille l'était pour deux, Mélie Rainette, d'un an plus âgée que Pierre et la meilleure amie de ses sœurs. Par les fenêtres basses de la cave, on la voyait à toute heure du jour, penchée sur la lourde machine en bois et faisant courir, entre les fils tendus, la navette comme une souris grise. Celle-là, quand Pierre passait, ne disait rien. Elle levait seulement les yeux ; son visage plein et sérieux s'animait un peu, et jusqu'à ce qu'il fût sorti du cadre de l'étroite ouverture, sans bouger de place, elle suivait l'élève de l'abbé Heurtebise.

Lui, sans penser à rien, ou bien répétant ses leçons, il continuait par la route qui ondoie sur le plateau, et, en un quart d'heure, il gagnait Villeneuve, c'est-à-dire une douzaine de maisons et de closiers groupées sans ordres autour d'une église neuve. A côté de l'église, le presbytère, également neuf et sentant le plâtre : entre les deux, une cour abandonnée où poussaient des touffes d'herbes aromatiques, lavande, hysope et sauge.

Pierre entra.

— Monsieur le curé n'est pas là, Cilette ?

— Vous savez bien qu'il est dans le pré, voyons. Tous les jours il faut vous le dire.

Le pré n'était qu'une bande de terre étroite, derrière la cure, où l'herbe ne poussait guère, tondue par la vache, martelée par les sabots du curé ou des paroissiens qui venaient l'y trouver. L'abbé n'en parlait cependant qu'avec révérence, et s'y plaisait incroyablement. C'était un grand vieillard, à grandes jambes, osseux, droit, avec des cheveux blancs, ras et frisés, le cou cuit par le soleil, un nez long et épais et deux petits yeux très noirs perdus sous des sourcils gris. Il accueillait son élève très gravement, répondait à son bonjour par une inclination de tête, et prenait le devoir des mains tremblantes de Pierre. Bientôt il s'agitait, soufflait fortement, s'arrêtait pour regarder l'enfant d'un air terrible.

— Tu as fait cela tout seul ?

— Oui, monsieur le curé.

— Personne ne t'a aidé ?

— Dame, monsieur le curé, qui voulez-vous qui m'aide ?



— C'est incroyable, ma parole, tout compris, sans une faute ; une version qu'on donnait de mon temps en cinquième !

Et alors le pré, pendant une heure ou deux, résonnait de mots latins, d'apostrophes, de noms propres empruntés à l'histoire ou à la géographie, et bien faits pour déconcerter les vieilles gens assis non loin sur le pas de leur porte, et qui écoutent toujours, dans l'atmosphère silencieuse de leurs maisons.

Les séances se prolongeaient aussi longtemps que réclamaient la correction des devoirs et la récitation des leçons. Puis l'écolier, la bride sur le cou, reprenait le chemin de la Genivière, le plus souvent par la traverse, assoiffé de liberté et d'exercice violent. Il avait besoin de la fatigue du corps pour se reposer de l'autre, et, venant à l'heure où maître et valets portant tout le poids de la journée se sentaient moins vaillants, il les surpassait tous, qu'il s'agit de faucher un coin de luzerne pour les bêtes, de tenir la charrue, d'abattre des châtaignes, pieds nus sur une branche, ou d'enlever d'un seul coup de tranche un pied de pommes de terre. Maintenant que ce n'était plus un métier et que personne ne l'y contraignait plus, il aimait ces rudes besognes. Il y mettait l'aisance robuste d'un homme fait. Et le père, qui le remarquait bien, ne pouvait s'empêcher de songer quel beau chef de ferme il aurait eu en lui. Il soupirait, pour se reprocher ensuite cette faiblesse d'un moment.

Pierre ne se mêlait plus, d'ailleurs, que par boutades aux grands travaux de la Genivière. Pour qu'il eût mieux le temps d'étudier, on l'envoyait, avec ses livres et ses cahiers, garder les vaches à la place de ses sœurs. Et c'est là, en pleine nature, dans la solitude parlante de la campagne, que son esprit s'ouvrait aux premières notions des lettres. La bonne école, que celle-là, et comme il en profitait ! Une fièvre intense de vie emportait son esprit. Il prenait cela pour des pensées. C'étaient d'étranges échappées dans toutes les voies nouvelles qui s'ouvraient, une procession tumultueuse de rêves, d'images flottantes, d'aspirations vagues. A de certains moments, son cœur débordait aussi. Il s'émerveillait de cette joie qui lui était venue tout à coup. Car, à présent, de voir des choses ordinaires, cent fois vues, la houle blonde des froments, de petites fuites de vallons, des groupes d'arbres, d'entendre d'une colline à l'autre la chanson des bœufs qu'il avait chantée lui-même, cela l'enivrait. Il avait envie de remercier les arbres, l'herbe et le ciel d'être beaux, souriants, jeunes comme lui. Il se demandait quelle fête c'était

dans le monde pour que tout fût ainsi radieux autour de lui ; et parfois, à certaines heures plus tendres du jour, quand il levait les yeux de dessus ses livres, il les fermait aussitôt, sentant quelque chose se fondre dans sa poitrine.

Bien souvent il ne rentrait que pour souper. Le repas achevé, il restait dans la pièce commune, la *maison*, où il couchait avec Jacques, tandis que son père, sa mère et ses sœurs se retiraient dans l'appartement voisin, le plus propre et le mieux orné de la ferme, qu'on nomme en Vendée la *chambre*. Les devoirs n'étaient pas toujours finis, car l'abbé Heurtebise en donnait beaucoup. Une heure, deux heures encore l'écolier veillait. Le feu se mourait dans l'âtre, de gros champignons rouges poussaient dans la mèche de la chandelle de suif, une odeur de levain sortait de la huche, Jacques ronflait, l'épaule saillant hors du lit et faisait une grande tache d'ombre sur le mur : la petite plume tête de mort courait toujours, égratignant le papier, jusqu'à ce que la mère, couchée de l'autre côté et remarquant la lumière qui passait sous la porte, dit à voix basse en frappant le mur du doigt : — Eteins la chandelle, mon Noellet, il est tard.

Il obéissait. Mais, parfois, les nerfs trop montés pour dormir, il ouvrait la porte de la cour pour humer l'air frais, ou bien il s'amusa à compter, par le trou béant de la cheminée, les étoiles qui passaient là-haut. Il y en avait qu'il préférait entre toutes : les trois du baudrier d'Orion, et, comme il n'était pas sans désir de gloire, il lui arrivait de rêver qu'il portait l'une d'elles sur le front, deux autres à chaque oreille, et qu'il s'en allait ainsi, magnifiquement, parmi les astres.

### III

Mélie avait une étoile, elle aussi, qu'elle aimait. Dès le matin, à l'heure, variable suivant les saisons, où le soleil dépassait le toit de la maison d'en face, un rayon entrait par la fenêtre de la cave. Il glissait sur le bois du toilier, gros rouleau où s'enroule la toile, ou sur la châsse, vernie par le frottement, que la main attire et repousse d'un mouvement régulier. Elle le connaissait, elle lui souriait. Il lui manquait dans les jours sombres. Quand il se perdait, le soir, dans l'angle de la cave, parmi les barriques vides chargées d'écheveaux de fil et de pièces de rechange, elle se sentait le cœur serré.

Ce petit rayon-là, voyez-vous, c'était de la joie. Et il y en avait si peu dans la maison du tisserand !

Aucune maison du Fief-Sauvin n'était plus vieille ni plus délabrée. Les murs, affaîsés, coupés de lézardes que cimentaient seules des mousses compatissantes, faisaient ventre sur la route. Le toit se creusait d'une solive à l'autre, et dessinait la charpente. Un petit corridor qui la traversait, une chambre à droite pour le père et d'où l'on descendait dans la cave par une trappe, une chambre à gauche pour Mélie, c'était toute la maison des Rainette. Avec un petit jardin derrière, c'était toute leur fortune. Encore eût-il fallu, pour savoir ce qu'ils possédaient, détruire les dettes du bonhomme. Il en avait dans tous les cabarets du bourg et des bourgs voisins. Le père Rainette buvait. Du temps de sa défunte femme, quelques-uns prétendaient qu'il n'était saoul qu'un jour sur deux. Mais ils devaient se tromper. Mélie n'avait aucun souvenir pareil : dès sa plus petite jeunesse, elle s'était trouvée mêlée aux drames lugubres de la boisson et de la misère et l'image qu'elle avait gardée de sa mère était celle d'un pauvre être battu, résigné, heureux de la mort comme une délivrance.

Pour l'arracher autant que possible au triste intérieur du tisserand, les sœurs de l'école avaient retenu Mélie plusieurs années après les années d'études réglémentaires, lui apprenant tout ce qu'elles savaient elles mêmes : beaucoup de douceur et de piété, un peu de littérature, ce qu'il en faut pour le petit brevet et de jolis secrets d'aiguilles, dentelles, crochet, broderie où elles excellaient. A leur contact, Mélie n'était pas seulement devenue la plus fine ouvrière du Fief-Sauvin : son âme, naturellement délicate, s'était formée. Elle avait pris de ces femmes d'humble condition, mais que leur vocation rendait si supérieures au milieu où elles vivaient, quelque chose de leur manière d'être. La grosse gaité rurale lui était étrangère, les plaisanteries équivoques des repas de noces la gênaient. Ses joues blanches que colorait seulement une tache rose aux pommettes, semblaient avoir connu l'ombre de la cornette. Elle était peu curieuse des choses du dehors. Elle avait tant à faire ! Sa mère morte, — il y avait de cela dix-huit mois, — elle avait dû tenir le ménage, et, le père ne travaillant pas ou presque pas, travailler pour lui. Le matin, d'ordinaire, Nicolas Rainette consentait à descendre dans la cave, s'asseoir en face de Mélie, et clac, clac, clac, la chanson laborieuse commençait, répétée par le métier de Mélie qui faisait aussi clac, clac, clac. Il était bon ouvrier,

la toile paraissait couler de ses doigts, tant il avançait à la tisser. Mais il n'avait pas fait une demi-journée de travail, qu'il disparaissait brusquement, comme appelé par une force irrésistible.

Ses séances au cabaret lui coûtaient plus qu'il n'avait gagné. En outre, le fabricant, c'est-à-dire le demi-bourgeois qui occupe plusieurs douzaines, quelquefois plusieurs centaines d'ouvriers, auxquels il fournit le fil et paye la toile, n'aurait pas souffert que la tâche de huit jours fût livrée en retard.

Aussi Mélie n'hésitait pas. Sitôt sa pièce achevée, elle continuait l'autre sur le métier abandonné de Nicholas Rainette, et quand le père rentrait, à la brune, ivre-mort, buttant contre les murs pour trouver son lit, elle se levait lasse et satisfaite, prenait son châle et sortait un peu sur la route. Encore prolongeait-elle quelquefois la journée pour s'acquitter de quelque menu ouvrage confié à ses mains adroites : une coiffe à repriser, une ruche à monter, un chiffre à broder. Il y avait toujours dans son armoire un ou deux objets de cette sorte qui attendaient une heure de loisir.

Elle n'avait donc pas de temps à perdre. Les marchands de veaux et de porcs qui passaient devant la maison dans leurs carioles à claires-voies, au trot de leur chevaux efflanqués, avaient beau faire claquer leur fouet, ils n'arrivaient point à voir la couleur des yeux de cette grande fille brune penchée sur sa toile. Les anciens du bourg eux-mêmes qui, par manière de plaisanterie, venaient tambouriner avec leurs cannes sur les vitres du châssis, n'obtenaient qu'un signe rapide de connaissance.

Et cependant un jour, elle fit une exception remarquable à ses habitudes.

C'était un matin d'avril, le samedi d'avant les Rameaux. Il y avait six mois que Pierre apprenait le latin, et, bien que l'hiver fût fini, que le soleil clair chauffât déjà la route, il portait encore la casquette en fausse loutre que sa mère lui avait donnée pour ses étrennes et dont les autres mères du Fief avaient parlé comme d'un luxe sans précédent. Cette fourrure allait bien à ses cheveux blonds. Sa blouse bleue était correctement serrée à la taille par une ceinture de cuir verni. Pierre se soignait comme un garçon qui grandit.

Justement il était arrêté de l'autre côté de la route, un peu en arrière, pour contempler la glycine de la mère Mitard, une grosse liane tordue sur laquelle s'attachaient déjà, par masse duvetées, une multitude de grappes prêtes à fleurir.

— Bonjour, Pierre, dit une voix.

Il se retourna, aperçut la jeune fille à la porte de la chambre, et répondit d'un air étonné :

— Comment, c'est vous, Mélie ?

Puis il vint en se berçant sur ses longues jambes, s'appuyer au contrevent, à côté de Mélie debout et encadrée dans l'ouverture.

Elle était bien un peu rouge, cette pâle Mélie, d'avoir osé le héler et des regards qui l'observaient. Mais elle avait un projet.

— Je ne sais pas si j'ai bien dit, fit-elle : à présent que vous étudiez, il faudrait peut-être vous appeler monsieur Pierre ?

— Oh ! dit l'écolier intimement flatté, vous voulez rire. Que faites-vous là ?

— Une reprise donc, si fine même que j'en ai les yeux perdus.

— Et c'est pour me montrer que vous travaillez bien que vous m'appellez ? Je savais cela, Mélie.

— Mais non, mon pauvre garçon, je veux vous demander si vous avez des rameaux pour demain.

— Je ne crois pas... vous en vendez ?

— Non, par exemple, reprit-elle un peu froissée, j'en donne. Autrefois quand les demoiselles de la Landehue venaient à Pâques, elles me déffleurissaient tout mon romarin. A présent qu'elles ne viennent plus, j'ai de quoi en donner à mes amis. Si cela vous plaît ?

— Certainement, Mélie. Seulement dépêchons-nous. J'ai ma leçon !

— Venez ! dit-elle.

Tandis qu'elle se levait, Pierre ouvrait la porte de la maison. Ils se rencontrèrent à l'extrémité du couloir, où commençait le jardin, bien primitif, des Rainette : une allée entre deux carrés mal cultivés, avec des poiriers à l'entrée, deux pruniers au bout, et çà et là, près des rangs de choux et de céleri, quelques bottes de tulipes et de primevères rouges qui avaient réjoui plusieurs générations. Dans le coin de gauche, au fond, s'épanouissait le romarin, planté à l'angle de la haie vive qu'il débordait de toutes parts, superbe, empanaché, formant un vrai buisson d'aiguilles argentées et de fleurs mauves. Au delà, il y avait un sentier.

Mélie et Pierre s'approchèrent du romarin. Un bourdonnement de mouches sortit. Puis, avec son couteau, la jeune fille se mit à couper les plus belles branches qu'elle passait à mesure à son compagnon.

— Tenez, le rameau du métayer... celui de la métayère... pour Marie, celui-là... pour vous...

Pour vous, c'était la tête de l'arbuste, la couronne splendide du buisson.

Pierre répondit :

— Comme ils sentent bon !

— Pour Jacques . . . , pour Antoinette, continua Mélie.

— Savez-vous, Mélie, ajouta Pierre, que vous êtes encore plus grande que moi ?

— Croyez-vous, Pierre

— Regardez !

— Pour votre valet, celui-ci . . .

Elle se redressa très droite, à côté de Pierre.

— Bien sûr, Mélie, vous avez l'épaule d'un doigt plus haute que moi. Ça n'est pas étonnant, d'ailleurs, vous êtes plus vieille.

— Oh ! fit-elle en riant, treize mois à peine ; qu'est-ce que cela ? D'ailleurs, vous êtes déjà mon aîné d'esprit : on vous dit si savant !

— Non, Mélie, dit Pierre gravement, mais je le deviendrai. Vraiment vous êtes une aimable fille, on passerait volontiers plus de temps avec vous.

— Oh ! fit-elle.

— Mais j'ai ma leçon, et je suis en retard.

Elle lui aida à ranger sur son bras les branches fleuries, toute contente d'une joie enfantine d'avoir pensé aux rameaux. Il traversa de nouveau le jardin, pour s'en aller. Elle le suivit. Sur le seuil de la porte, il lui jeta un adieu de belle humeur, et sortit en courant. Elle lui fit un petit salut de tête, et le regarda qui s'éloignait du côté de Villeneuve, par la route ensoleillée.

## IV

L'élève de l'abbé Heurtebise faisait de si rapides progrès que, dès la fin de la première année, son maître s'en trouva gêné. L'abbé avait jadis professé la huitième, du temps qu'on y commençait le latin, mais il y avait de cela longtemps, et, malgré tous ses efforts, il sentait des lacunes dans ce vaste ensemble de connaissances qu'il faut posséder pour commencer le moindre bachelier. L'esprit de celui-là, très agile, raisonneur, curieux du pourquoi des choses, devenait embarrassant. Le professeur avait beau se retrancher derrière des faux-fuyants : " Il serait trop long de t'expliquer ", ou

encore : " C'est un point délicat sur lequel nous reviendrons ", ces formules ne rassuraient pas ses scrupules. Quelques solécismes, excusés de la sorte, lui revenaient en mémoire aux heures tranquilles du bréviaire, avec la tenacité d'un remords, et l'excellent homme en rougissait comme d'une atteinte à l'honnêteté de son enseignement.

— Mon gars, dit-il un jour, je vais te mettre au collège, on t'y répondra.

Il négocia lui-même, en effet, l'admission de Pierre Noellet au petit séminaire de Beaupréau. Sur les preuves qu'il donna de la capacité de son élève, et vu l'âge avancé du candidat, il fut convenu que celui-ci entrerait en quatrième.

Pendant les deux mois qui précédèrent la rentrée, toutes les aiguilles de la Genivière travaillèrent au trousseau du collégien. On marqua son linge à son numéro. Les culottes et les vestes qui n'étaient pas tout à fait hors de service furent soigneusement revues et corrigées aux endroits faibles. Le tailleur du bourg reçut même la commande d'un vêtement complet. Il y mit tous ses soins : mais ses ciseaux n'avaient qu'une coupe et fabriquèrent une redingote que le père aurait pu porter, à la rigueur.

Nul n'y prit garde. Ce fut même avec un sentiment d'orgueil maternel que la métayère, ayant débarbouillé et peigné ce grand garçon, lui dit, le 3 octobre :

— Tu vas mettre ton habit neuf, mon Noellet, pour aller dire adieu à ton parrain.

Chez les Noellet, les enfants ne discutaient pas les ordres. Pierre obéit. Pourtant cette visite à la Landehue l'intimidait extrêmement. Rien ne l'embarrassait plus que rencontrer le dimanche, dans le bourg, la famille Laubriet. Auprès de ces gens si bien mis, si polis, il se sentait gauche et effaré. Il étudiait leur air et la différence qu'il y avait de leurs manières aux siennes. Cela lui causait, à chaque fois, une sorte de confusion irritée qu'il ne communiquait à personne, car son père, sa mère, ses sœurs, n'éprouvaient évidemment rien de semblable.

Ainsi, voyez la métayère. Elle est déjà partie, en atours de fête, sa coiffe à mille petits tuyaux plats bien serrée avec un beau nœud de ruban, le mouchoir de velours tiré à quatre épingles, la robe retroussée des deux mains. Sur le tout elle a jeté son capot noir, n'aimant pas aller en bonnet, en tête blanche, comme elle dit, dans les circonstances solennelles. Elle va son petit pas mesuré et

digne de tous les jours, tenant sous son bras gauche, malgré le temps superbe, le parapluie de coton brun qui sert à toute la dynastie des Noellet.

La distance n'est pas longue de la Genivière à la Landehue, par les champs. A cent pas dans le sentier qui monte vers le bourg, on trouve une barrière à claire-voie, une petite allée rejoignant l'allée principale à travers les prairies, quelques groupes d'arbres, puis le château. Pierre voudrait s'enfuir. Derrière ces fenêtres qui ont l'air de regarder venir, il croit entendre de petits rires étouffés : "Sont-ils drôles, là-bas, voyez donc, Pierre Noellet et sa mère. Oh ! le parapluie de la bonne femme ! oh ! la redingote du garçon ! oh ! ses mains ! "

Pierre ne sait plus où mettre ses mains. Il est rouge et se mord les lèvres, exaspéré de voir sa mère marcher si tranquille à côté de lui, se pencher pour examiner les corbeilles de fleurs semées le long de l'avenue et dire :

— En voilà de jolis bouquets, mon Noellet ! Ne va pas en cueillir au moins !

Comme si on était tenté de cueillir des fleurs, quand on a seize ans passés et qu'on se rend au château de la Landehue ! . . .

Un valet de chambre venait à peine de les introduire dans le petit cabinet où M. Laubriet recevait les fermiers, quand celui-ci entra. En apercevant la métayère de la Genivière, il leva le bras, d'un mouvement invitatif et bon enfant :

— Ma brave métayère, dit-il, ce n'est pas ici qu'on aurait dû vous recevoir. Amenez-moi ce grand collégien-là au salon. Ces dames seront enchantées de le voir.

— Vous êtes trop honnête, monsieur Hubert.

Et, sans plus de façon, elle suivit M. Laubriet, qui s'était emparé du bras de l'écolier.

— Ah ! ah ! la gloire du Fief-Sauvin, votre fils, métayère. En quelle classe entres-tu, mon garçon ?

Pierre glissait et trébuchait sur le parquet du corridor, sur la mosaïque italienne du vestibule ; il eut un battement de cœur quand M. Laubriet ouvrit la porte du salon, en disant :

— Ma chère amie, je vous amène un élève de quatrième. Après un an. Prodigieux, n'est-ce pas ?

Pierre remarqua fort bien le petit mouvement de mauvaise humeur de Mme. Laubriet, une femme grande, forte, encore belle, qui somnolait dans son fauteuil de rotin, garni de pompons de laine.



— Mais certainement, dit-elle d'une voix lente, entrez donc, Pierre.

Il s'avança, plus rouge que les tentures et les meubles de soie cerise de l'immense appartement, ébloui par les reflets des glaces, des dorures et des lustres, grisé par une odeur de verveine, un parfum élégant et nouveau pour lui. Derrière, il entendait ferrailer les souliers de la maman. Mme. Laubriet lui désignait le divan du milieu, d'où s'élevait une jardinière pleine de fougères. Pierre crut qu'elle lui tendait la main, serra gauchement les doigts potelés et blancs de la châtelaine, et, voulant s'asseoir sans se détourner pour être plus poli, s'assit sur un livre ouvert. Il se redressa vivement, et écarta le volume. A l'extrémité du salon, auprès des fenêtres aux transparents crème, les deux filles de M. Laubriet, deux enfants, l'une de quinze, l'autre de douze ans, s'étaient penchées, faisant semblant de ramasser un pinceau tombé, pour dissimuler un fou rire terrible.

M. Laubriet, impérieux, appella l'aînée.

— Madeleine!

— Oui, papa.

— Tu n'as donc pas vu la métayère de la Genivière? A quoi penses-tu vraiment?

Puis se tournant vers Perrine Noellet.

— Mes filles prennent leur leçon d'aquarelle avec une de nos amies de Paris.

L'amie, en papillottes blanches, mit son lorgnon, sans bouger de sa place. Mlles Laubriet se levèrent, l'aînée grande, souple, en robe de flanelle blanche à col marin, fière de ses cheveux châtain qu'elle porte depuis peu relevés par un peigne, sûre de sa royauté de jeune fille qu'elle a lue dans les yeux de son père; l'autre trapue, brusque, une tresse blonde sur le dos.

Madeleine sourit, puisque son père le demande, et va serrer la main de Perrine Noellet.

(A suivre)